





BIBLIOTECA NAZIONALE
BIBLIOTECA LUCCHESI-PALLI
II.a SALA
SCAFFALE 16
PLUTEO V
N.° CATENA 28

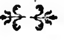
RECUEIL
GÉNÉRAL
DES
PROVERBES
DRAMATIQUES.

TOME XV.

RECUEIL GÉNÉRAL DES PROVERBES DRAMATIQUES,

EN VERS ET EN PROSE, TANT IMPRIMÉS QUE MANUSCRITS.

TOME XV.



A LONDRES,
Et se trouve à PARIS, chez les Libraires qui vendent les Nouveautés.

M. DCC. LXXXV.

LE CHASSEUR

ET

LES JOUEURS.

PROVERBE DRAMATIQUE.

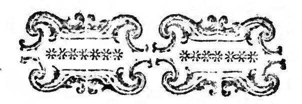
ACTEURS.

DURAND, *Chasseur.*

CLERAC, } *Officiers d'infanterie ; joueurs.*
SAINT-ROMAIN, }

LA RENTRÉE, *Garde-de-Chasse.*

La Scene est dans un bois taillis, proche d'une ville de guerre.



LE CHASSEUR
ET
LES JOUEURS.
PROVERBE DRAMATIQUE.

SCENE PREMIERE.

DURAND *marchant tout doucement, le fusil prêt à tirer, parlant à son chien qui chasse dans le taillis.*

Eh ! Patineau, tout beau ! — Attends-moi ! — Veux tu venir ici ? — Holà, là ! — Eh bien ? La vilaine bête ! — Ah ! voyons. (*Il s'arrête & écoute*). Il faut qu'il n'y ait rien ici. — Où est allé ... Patineau ! Patineau ! ah ! je vais te tirer les oreilles. — Der-

riere — Il n'y a point de sanglier ici : ils ne savent ce qu'ils disent. Eh ! derriere donc. — Allons de l'autre côté ; je reviendrai toujours bien ici. (*Il s'en va*).

SCENE II.

CLERAC, St. ROMAIN.

CLERAC.

St. Romain, tu te moques quand tu prétends que je t'ai gagné hier soixante & treize louis. Sur mon honneur, je veux mourir, si j'en ai plus de quarante-sept.

St. ROMAIN.

Que ce soit toi ou un autre, cela m'est égal ; je n'en ai pas moins perdu soixante & quinze ; & il est dur, quand on perd autant, de ne pouvoir pas avoir sa revanche. Le diable

emporte le lieutenant de roi & tout l'état-major !

CLERAC.

Il semble que ces gens-là n'aient d'autre plaisir que de nous poursuivre. Ils découvrent toujours où nous nous rassemblons.

ST. ROMAIN.

Et dans quel moment encore ! Presque toujours quand la chance tourne.

CLERAC.

Pour cela oui ; car j'allois avoir la main. Je suis presque sûr que j'aurois rattrappé tout ce que j'avois perdu.

ST. ROMAIN.

Viendroient-ils nous chercher hors de la ville, ici par exemple ?

CLERAC.

Mais si l'on découvroit que nous

y eussions joué, nous irions en prison.

ST. ROMAIN.

Eh bien! nous y jouerions à notre aise.

CLERAC.

C'est selon. Je sais bien qu'à Besançon, où j'ai été six mois en prison, le geolier nous fournissoit des cartes tant que nous voulions, la nuit sur-tout. Je n'ai jamais si bien passé mon tems.

ST. ROMAIN.

Ici ce ne seroit pas de même, je t'en réponds.

CLERAC.

Cependant, si nous avions des cartes...

ST. ROMAIN.

J'en ai sur moi.

CLERAC.

Que risquons-nous ? Asseyons-nous là.

ST. ROMAIN.

Je le veux bien. Qui diable nous découvrira ?

CLERAC.

Ce bois-ci est très-fourré.

ST. ROMAIN.

Il ne peut nous arriver que d'aller en prison, si on le découvre ; mais les officiers-majors ne viendront pas nous troubler du moins. (*Ils s'asseyent*).

CLERAC.

On n'est pas trop mal. Nous jouions quelquefois à l'armée bien plus mal à notre aise. Voyons, voyons tes cartes.

ST. ROMAIN.

Les voici.

CLERAC.

Mêlons. (*Ils mêlent tous deux les cartes*).

ST. ROMAIN.

Veux-tu voir à qui aura la main ?

CLERAC.

Sans doute. (*Ils tirent*). Allons ; c'est à toi.

ST. ROMAIN.

Combien joues-tu ?

CLERAC.

Un louis pour commencer. (*Il coupe*).

ST. ROMAIN, *donnant*.

Dix-neuf, figure, sept. Trente-six c'est beau jeu.

CLERAC.

Oui, oui, beau jeu, trente-six.

ST. ROMAIN.

Cinq, quatre, dix, huit, dame. Je l'avois dit (*Jettant les cartes*). Allons, deux louis.

CLERAC.

Comme tu voudras. Coupe ... Cinq, quatre, huit, sept, neuf, trente-trois. Roi, neuf, as; quatre, six, deux. Trente deux.

ST. ROMAIN.

A moi. (*Il mêle*).

CLERAC.

Va trois louis. (*Il coupe*).

ST. ROMAIN *donne*.

Trente-trois — trente-deux.

CLERAC.

Encore trente-trois.

ST. ROMAIN.

Trente-cinq --- trente-deux.

CLERAC.

Toujours trente - deux ! Quatre louis.

ST. ROMAIN.

Trente deux. Te plains-tu des trente-deux ?

CLERAC.

Allons, voyons.

ST. ROMAIN.

Trente-un.

CLERAC.

Quatre louis.

ST. ROMAIN.

Trente six — trente-sept.

CLERAC.

J'entends quelqu'un. C'est quelque garde peut-être ; qu'est-ce que cela fait ? (*Il mêle*).

SCÉNE III.

CLERAC, St ROMAIN, DURAND.

St. ROMAIN.

On approche.

CLERAC.

Il n'y a que faire de parler. (*Ils continuent de jouer sans rien dire*).

DURAND, *le fusil prêt à tirer.*

Patineau ! derriere. — Il vient sûrement par ici. Avançons. — Tout beau ! Il est là, tirons. (*Il tire, & il blesse St. Romain*).

ST. ROMAIN.

Ah !

CLERAC.

As-tu été touché ?

ST. ROMAIN, *tombant.*

Oui, au bras.

DURAND.

C'eſt un homme. Fuyons. (*Il s'en va*).

SCENE IV.

La RENTRÉE, *accourant.*

Qui eſt-ce qui a tiré ici ?

CLERAC.

Nous n'en ſavons rien ; mais mon ami eſt bleſſé.

St. Romain.

Oui, j'ai peut-être le bras cassé.

Clerac.

Aidez-moi à le relever.

La Rentrée.

Je le veux bien. (*Ils le relevent*).

Clerac.

Soutenez-le un peu, que je ramasse tout cela. (*Il ramasse l'argent & les cartes*).

La Rentrée.

Ne craignez rien.

St. Romain.

Je n'ai pas besoin qu'on me soutienne; je marcherai bien.

Clerac.

Cela ne fait rien; il faut toujours qu'il vienne avec nous, de crainte d'accident.

La Rentrée.

Je ne demande pas mieux.

Clerac.

A'lons-nous-en. (*Ils aident St. Romain*)

St. Romain, *à la Rentrée.*

Ne dites pas que vous nous avez trouvés ici à jouer.

La Rentrée.

Non, non.

FIN.

LE CHAPON

AU GROS SEL.

PROVERBE DRAMATIQUE.

ACTEURS.

Mme. MINOT, *Maîtresse de l'auberge du Panier-Fleuri.*

M. DESPRÉS.

M. DUPONT.

M. GUARINY, *Chanteur Italien.*

CLAUDE, *Garçon du Panier-Fleuri.*

La Scene est dans une salle de l'auberge du Panier-Fleuri.



LE CHAPON AU GROS SEL.

PROVERBE DRAMATIQUE.

SCENE PREMIERE.

Mme. MINOT, M. DESPRÉS.

M. DESPRÉS.

Bon jour, Mme. Minot. Vous n'avez personne aujourd'hui ici ?

Mme. MINOT.

C'est que tout le monde a dîné de bonne heure, pour aller à la revue du roi.

M. DESPRÉS.

Ah, c'eſt donc cela ! Ils auront beau tems.

Mme. MINOT.

Vous n'y allez donc pas vous, Monſieur ?

M. DESPRÉS.

Ma foi, non. J'ai pourtant vu bien des gens de ma connoiſſance qui y alloient, & qui ont voulu m'y mener ; mais ils avoient tous dîné, ce n'étoit pas là mon compte.

Mme. MINOT.

Et puis quand on a vu cela une fois, c'eſt comme cent.

M. DESPRÉS.

Vous l'avez vue, vous, Mme. Minot ?

Mme. MINOT.

Ah, pardi ! je m'en ſouviendrai

long-tems ; on fit reculer si fort le fiacre où j'étois, qu'il culbuta ; j'étois grosse de cinq mois, je fis une fausse couche qui m'a fait garder le lit plus d'un an ; & encore j'en ai pensé mourir : aussi, depuis ce tems-là, je n'ai pas eu envie de me fourrer dans les embarras.

M. DESPRÉS.

Je le crois.

Mme. MINOT.

Quand on parloit de la revue à M. Minot, il falloit voir la grimace qu'il faisoit, le pauvre défunt.

M. DESPRÉS.

Quoi, M. Minot est mort?

Mme. MINOT.

Eh! vraiment, oui; il y a eu un an aux Rois, bon jour, bonne œuvre.

M. DESPRÉS.

Je ne ſavois pas cela.

Mme. MINOT.

Je le crois bien ; vous êtes toujours par voie & par chemin : c'eſt ce qui fait qu'on vous voit ſi rarement.

M. DESPRÉS.

Eh ! vraiment oui ; autrefois ce n'étoit pas de même . . . Il eſt tems de ſonger à dîner pourtant. Ah, voilà Dupont !



SCENE II.

Mme. MINOT, M DESPRÉS
M. DUPONT.

M. DUPONT.

Quoi, tu n'es pas à la revue, toi, Després ?

M. DESPRÉS.

Ma foi, non.

M. DUPONT.

Bon jour, Mme. Minot.

Mme. MINOT.

Monsieur, je suis bien votre servante.

M. DESPRÉS.

Et pourquoi n'y as-tu pas été avec ton cabriolet ?

M. DUPONT.

Parce que l'année paſſée j'y ai perdu un cheval qui m'avoit coûté cinq cens francs ; je n'ai pas eu envie qu'il m'en arrivât autant aujourd'hui.

M. DESPRÉS.

Quoi ! ton cheval pie ?

M. DUPONT.

Juſtement.

M. DESPRÉS.

Diable ! cela n'eſt pas régalant.

M. DUPONT.

As-tu dîné ?

M. DESPRÉS.

Non, vraiment.

M. DUPONT.

Eh bien ! nous dinerons enſemble.

Mme. Minot, faites-nous donner un chapon au gros sel.

Mme. MINOT.

Vous allez en avoir un; tenez, mettez-vous là.

M. DUPONT.

C'eſt bien dit.

Mme. MINOT.

Claude!

SCENE III.

Mme. MINOT, M. DESPRÉS, M. DUPONT, CLAUDE.

CLAUDE.

Qu'eſt-ce qu'il y a, Madame?

Mme. MINOT.

Apportez un chapon à ces Meſſieurs.

M. DUPONT.

Claude, ſonge un peu que c'eſt pour nous.

CLAUDE.

Ah ! ne vous inquiétez pas, vous ſerez contens.

Mme. MINOT, *apportant du pain.*

Je m'en vais toujours vous donner du pain & du vin.

M. DESPRÉS.

Du meilleur, au moins, Mme. Minot.

Mme. MINOT.

C'eſt du Bourgogne excellent.

M. DUPONT.

Laiſſons-la faire. Tiens, mets-toi là.

M. DESPRÉS.

Je ſuis bien ici. (*Ils ſe plaçent tous les deux*).

M.

M. DUPONT.

Sais tu bien qu'elle n'eſt pas encore trop déchirée ?

M. DESPRÉS.

Pardi, je le crois bien. Combien y a-t il qu'elle eſt mariée ? Tu dois te ſouvenir de cela, toi.

M. DUPONT.

Oui, c'eſt la premiere année que j'ai été à Angers. Il y a huit ans ; & elle en avoit dix-ſept ou dix-huit.

M. DESPRÉS.

Cela fait vingt-ſix.

M. DUPONT.

Je diſois bien. A-t-elle quelqu'un ?

M. DESPRÉS.

Je crois que non : il y a eu un homme bien amoureux d'elle ; mais elle eſt ſage.

M. DUPONT.

Oui, ſage, je t'en réponds !

M. DESPRÉS.

Ma foi, je me le ſuis laiſſé dire.

Mme. MINOT.

Tenez, vous goûterez ce vin-là ; vous verrez ſi je vous trompe.

M. DUPONT.

Nous verrons ſi vous nous ſervez en amis.

Mme. MINOT.

Vous m'en direz votre avis. Eh bien ! Claude ?

CLAUDE.

Me voilà ! me voilà !

M. DESPRÉS.

Allons, cela ſent bon.

M. DUPONT.

Ma foi, j'ai faim. Avez-vous dîné, vous, Mme. Minot ?

Mme. MINOT.

Ah, Monſieur ! je ne dîne pas de ſi bonne heure.

M. DESPRÉS.

Mais aujourd'hui vous n'aurez plus perſonne.

M. DUPONT.

Allons, dînez avec nous.

Mme. MINOT.

Vous me faites bien de l'honneur ; mais je ne le peux pas.

M. DESPRÉS.

Que les façons ! (*Il ſe leve, la mène & la fait aſſeoir*). Allons, mettez-vous là.

Mme. MINOT.

Mais je ne prendrai pas votre place du moins.

M. DESPRÉS.

Pourquoi cela ? N'en voilà-t il pas une autre ? Allons, sers Mme. Minot, Dupont.

M. DUPONT.

Je ne demande pas mieux. Tenez ; Madame, un peu de sauce. Allons, Desprès, à toi. (*ils boivent & mangent*).

M. DESPRÉS.

Mme. Minot, est-ce que vous n'avez pas encore pensé à vous remarier ?

Mme. MINOT.

Non, Monsieur. Je ne suis point lasse encore d'être veuve ; quand on est bien, il faut s'y tenir.

M. DUPONT.

Mais vous étiez bien aussi quand vous étiez mariée ?

Mme. MINOT.

Ah ! comme ça, tantôt haut, tantôt bas. Il n'est rien tel que d'être sa maîtresse.

M. DESPRÉS.

Ma foi, vous avez raison. Allons, buvons un coup ; car le chapon est un peu salé. (*Il verse à boire*).

M. DUPONT.

Il faut qu'il soit comme cela.

M. DESPRÉS.

Je le sais bien ; il est fort bon.

M. DUPONT.

A votre santé, Mme. Minot.

M. DESPRÉS.

Et moi aussi, de tout mon cœur.

Mme. MINOT.

Messieurs, je vous suis bien obligée.
(*Ils boivent tous trois*).

M. DUPONT.

Eh ! je crois que voilà Guariny.

Mme. MINOT.

Oui, il a dîné ici.

SCENE IV.

Mme. MINOT, M. DESPRÉS, M. DUPONT, M. GUARINY.

M. GUARINY *entre en chantant d'une voix claire.*

Sospirate, sospirate...

M. DUPONT.

D'où venez-vous donc comme cela, M. Guariny ?

M. GUARINY.

Ah ! Meſſieurs, je ſuis votre ſerviteur. Je viens de Verſailles, pour chanter ici au concert.

M. DESPRÉS.

Je ne vous ai pas vu la derniere fois que j'ai été à Verſailles.

M. GUARINY.

C'eſt que j'ai paſſé huit jours à St. Germain.

M. DUPONT.

Et où allez-vous à préſent ?

M. GUARINY.

Au concert.

M. DESPRÉS.

Mais il eſt trop de bonne heure.

M. GUARINY.

C'eſt que nous avons répétition.

M. DUPONT.

Buvez un coup avec nous.

M. GUARINY.

Je vous ſuis bien obligé.

M. DESPRÉS.

Oui, nous nous en irons avec vous.

M. DUPONT.

Oui, parce qu'en attendant l'heure du concert, nous nous promenerons ſur la terraſſe, & nous verrons revenir tout le monde de la revue.

M. DESPRÉS.

C'eſt bien dit.

M. GUARINY.

Je vais vous attendre.

M. DUPONT.

Nous avons fini. (*Ils ſe levent de table*).

Mme. MINOT.

Vous ne voulez pas de deſſert ; Meſſieurs ?

M. DESPRÉS.

Bon ! dans ce tems-ci, il n'en vaut pas la peine.

M. DUPONT.

Oui, oui, il vaut mieux ſe promener pendant qu'il fait encore ſoleil. Allons-nous-en.

M. DESPRÉS.

Nous vous paierons cela une autre fois, Mme. Minot. (*Ils s'en vont*).

Mme. MINOT.

Ah ! que cela ne vous embarraſſe pas non plus que moi. Je ſuis bien votre ſervante.

FIN.

LA BREBIS
ENTRE DEUX LOUPS.
PROVERBE DRAMATIQUE.

ACTEURS.

M. CAFFARD, *Précepteur dans une bonne maison à la campagne.*

M. CAPON, *Bailli de la terre de Mme. Dormilli, parrain de Jeannette.*

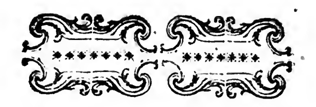
Mme. DORMILLI, *Veuve retirée à la campagne.*

JEANNETTE, *demeurant chez Mme. Dormilli.*

COLIN, *Amant de Jeannette, fils du fermier de Mme. Dormilli, y demeurant aussi.*

MARINE, *Femme-de-chambre de Mme. Dormilli.*

La Scene est dans un Sallon de Mme. Dormilli.



LA BREBIS

ENTRE DEUX LOUPS.

PROVERBE DRAMATIQUE.

SCENE PREMIERE.

Mme. DORMILLI, MARINE.

Mme. DORMILLI.

Nous voilà feules ; voyons, Marine, ce que vous avez de fi important à me confier.

MARINE.

Oui, Madame, cela eft très important pour une perfonne qui penfe auffi

bien que vous... Tout le monde ici croit remarquer, ainſi que moi, dans le précepteur de M. Dormilli, trop d'empreſſement à donner des leçons à votre petite Jeannette.

Mme. DORMILLI.

Que dites-vous-là, Marine? Feu mon mari voyoit M. Caffard comme le plus honnête homme qu'il put choiſir pour élever ſon fils. Il eſt regardé avec vénération par tous les habitans de ma terre. Tant de candeur ſur ſa phyſionomie!...

MARINE.

Cela aide à mieux tromper.

Mme. DORMILLI.

Ses yeux toujours modeſtement baiſſés...

MARINE.

Il ſait bien les relever à propos.

Mme. DORMILLI.

Non, non, ſon maintien réſervé ne peut faire ſoupçonner de vice dans ſon cœur.

MARINE.

Ce ne ſeroit pas le premier exemple.

Mme. DORMILLI.

Je ne le crois pas. Jeannette eſt ſi ſimple...

MARINE.

Ce ſont juſtement, pour ces ſortes de Meſſieurs, les plus friands morceaux.

Mme. DORMILLI.

Mais mon fils, encore naïf, verroit quelque choſe & me le diroit.

MARINE.

Un enfant? il penſe bien à cela? D'ailleurs, il ne donne jamais ſes le-

çons à Jeannette devant lui. Ces gens-là ont de la précaution.

Mme. DORMILLI.

Je n'aime pas de pareils propos, Marine Ainſi, tâchez de vous contenir par la ſuite, ſi vous ne voulez pas me déplaire.

MARINE.

J'en ſerois bien fâchée, Madame... Je n'ai d'autre intérêt que celui que peut inſpirer une jeune perſonne honnête, aſſez peu éclairée pour être aiſément ſéduite. Mais, dès que vous êtes tranquille là-deſſus...

Mme. DORMILLI.

Je le ſuis, & j'ai cru devoir l'être, quand j'ai chargé moi même M. Caffard de l'éducation de Jeannette.

MARINE.

Il ſuffit, Madame... Quand j'entendrois... quand je verrois même,

je me garderois bien de vous en ouvrir la bouche.

Mme. DORMILLI.

Au moins, si vous le faites, tâchez qu'il n'y ait pas le plus petit doute.

MARINE.

Il feroit bien tems? Sans le plus petit doute? Cela n'est pas aisé.

Mme. DORMILLI.

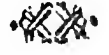
En ce cas-là, il ne faut croire que le bien. C'étoit donc là ce que vous aviez de si intéressant à me dire?

MARINE.

Oui, Madame.

Mme. DORMILLI.

Cela n'en valoit pas la peine. Je vous le pardonne; mais soyez plus prudente une autre fois.



SCENE II.

MARINE, *seule.*

Il est certains personnages dans les maisons qui subjuguent l'esprit des maîtres, au point de leur fermer les yeux sur tous leurs défauts... On est obligé de se taire... Je n'ai pas osé dire que ce M. Caffard avoit aussi tenté de m'en conter à moi... Je sais bien que ce n'est pas l'amour qui le conduit... C'est pour éloigner de moi l'idée de Jeannette; mais je ne suis pas faite pour être sa dupe. Il ne mérite pas que je l'épargne. (*Regardant du coin de l'œil*). C'est lui-même. Voyons.

SCENE III.

MARINE, M. CAFFARD.

M. CAFFARD (*à part*) *en entrant.*

Voilà Marine. Il faut lui faire ma cour pour qu'elle ne me nuise pas... (*Avançant en patelin*). Bon jour, ma chere Marine.

MARINE, *gaiement.*

Ma chere ! Quelle douceur dans vos expressions, M. Caffard ?

M. CAFFARD.

C'est vous, qui me les inspirez : vous avez un enjouement dans la physionomie, un je ne sais quoi... Enfin, toute votre personne est un écueil contre lequel la sagesse même auroit bien de la peine à ne pas faire naufrage.

MARINE.

Voyez pourtant, si j'étois d'humeur à vous croire... à quoi ne m'exposeriez-vous pas ?

M. CAFFARD.

Ah ! je crois que les foiblesses de la nature sont pardonnables.

MARINE.

Comment, M. Caffard !...

M. CAFFARD.

Oui. Tout ce que je vois de séduisant en vous, m'apprend à juger qu'il n'est aisé de se défendre, que lorsqu'un objet ne nous touche que foiblement ; mais vous ?...

MARINE.

Tout cela est fort galant & bien fait sans doute pour aller jusqu'au cœur : mais écoutez ; je suis franche, moi... Je crois qu'il ne vous sera pas

difficile de vaincre le penchant que vous me témoignez... Je connois des moyens...

M. CAFFARD.

Des moyens ! Ah ! ils n'ont de force que quand on ne vous voit pas Eh ! quels moyens pourroient ?... Je n'en connois point.

MARINE.

J'en connois un, moi, & des plus forts.

M. CAFFARD.

Mais quel eſt-il donc, Marine ?

MARINE, *avec humeur.*

Jeannette, puiſque vous me forcez de parler.

M. CAFFARD, *étonné & ſe remettant de ſa ſurpriſe. Doucereuſement.*

Ah ! ah ! Marine. Vous êtes une petite méchante, Cela n'eſt pas bien.

MARINE.

Je crois que ce que vous faites eſt encore plus mal.

M. CAFFARD.

Plus mal ! Comment cela, Marine ? Mme. Dormilli, qui m'a prié d'avoir ſoin de Jeannette, n'a ſûrement pas de pareilles idées ſur mon compte.

MARINE.

Oh ! je le ſais bien ; mais croyez-vous que tout le monde ſoit aveugle ?

M. CAFFARD.

Non. Je ſais que vous avez du jugement, & que, par cette raiſon là, vous devez ſentir que ſa jeuneſſe, avec les ſentimens d'honneur que je dois avoir...

MARINE.

Bah ! les ſentimens d'honneur !... Vous empêchent-ils de me regarder

comme tous les hommes regardent les femmes ?

M. CAFFARD.

Cela est différent, vous êtes formée... vous êtes... En un mot, vous méritez des attentions... Mais Jeannette, dans un âge si tendre, si respectable... Oh! Marine, ne vous en déplaise, c'est pousser les choses trop loin.

MARINE.

C'est vous qui les poussez trop loin vis-à-vis d'elle, par l'intérêt que vous y prenez. Cela est trop affecté.

M. CAFFARD.

Non, non; sa candeur me plaît. Je voudrois en faire quelque chose.

MARINE, *riant.*

Oh! je le crois bien.

M. CAFFARD.

L'intérêt que je prends à cet enfant

eſt un intérêt ſi ſage, ſi vertueux que cela vous étonneroit ſi...

MARINE.

Oui, ah oui ! cela m'étonneroit; car je crois vous connoître.

M. CAFFARD.

En ce cas-là, vous devez me rendre juſtice.

MARINE.

Je vous la rendrai ſûrement, ſi j'en trouve l'occaſion. Adieu, M. Caffard.

M. CAFFARD, *lui prenant la main.*

Plus de ſoupçons, au moins, mon aimable Marine... Me le promettez-vous ?

MARINE.

Je ſouhaite n'en point avoir le ſujet.

M. CAFFARD, *mieilleuſement.*

Ecoutez-moi... Je vous prouverai, eſſentiellement,

essentiellement, que je mérite votre amitié. (*Il lui donne de petits coups sur la main*). Soyez-en sûre.

MARINE.

A la bonne heure. Alors comme alors.

SCENE IV.

M. CAFFARD, *seul.*

Voilà une femme-de-chambre qu'il n'est pas aisé de tromper. J'ai, je crois, plus forte partie à combattre. Le Bailli, quand il est en petite pointe de vin, ce qui lui arrive souvent, lorgne avec assez de complaisance tous les jolis minois du village, & Jeannette, quoique sa filleule, hem, hom .. Colin avec son petit menton de duvet plait plus que nous deux. C'est un embarras... mais il n'y a pas de plaisir sans peine; on vient... (*Avec joie*). C'est Jeannette...

SCENE V.

M. CAFFARD, JEANNETTE, *en entrant, fait une profonde révérence à M. Caffard.*

M. CAFFARD.

Approchez, ma chere Jeannette, avez vous bien fait réflexion sur tout ce que je vous ai dit hier ?

JEANNETTE.

Oui, Monsieur ; & je viens voir si vous êtes en état de me donner ma leçon.

M. CAFFARD.

Toujours, ma chere enfant, je suis toujours tout prêt à vous instruire.

JEANNETTE.

Vous êtes bien obligeant.

M. CAFFARD.

Vous le méritez bien.

JEANNETTE.

Oh! point du tout. Vous êtes trop bon.

M. CAFFARD.

Qui ne le feroit pas avec vous? (*Avec séduction*). Si vous vouliez l'être autant que moi?...

JEANNETTE.

Oh! vous savez bien que je ne suis pas méchante, moi.

M. CAFFARD (*à part*).

Elle ne m'entend pas. (*Haut*). Quand vous le seriez un peu plus, ma bonne amie, il n'y auroit pas de mal. Un peu de malice à votre âge... Cela vous rendroit encore plus gentille.

JEANNETTE.

Bon, vous badinez, je ne suis point jolie.

M. CAFFARD.

Il eſt bon de ne pas le croire ; preuve de modeſtie. Il y en a aſſez qui le croient plus qu'il ne faut, & pas avec tant de raiſon.

JEANNETTE, *ingénument.*

Me trouvez-vous coëffée, comme vous m'avez dit ?

M. CAFFARD.

Oui, oui, fort bien. (*A part*). En vérité, c'eſt un petit bijou. (*A Jeannette*). Fort bien... Mais, par exemple, votre colerette eſt un peu négligée.

JEANNETTE.

Comment cela ?

M. CAFFARD.

Attendez que je vous l'arrange. (*Il l'arrange en la relevant un peu.* Cela eſt bien ; cela eſt bien. Il faut être modeſte ; mais il ne faut pas étouffer les

graces de la nature. Voyons de l'autre côté.

JEANNETTE.

Cela vous donne trop de peine. Je vais l'arranger moi-même.

M. CAFFARD, *l'arrangeant tout de suite.*

Non, non : vous n'avez pas de miroir. Là ; voyez-vous que vous êtes mieux.

JEANNETTE, *se regardant.*

Eh bien, oui ! mais ce n'est pas à vous à faire cela.

M. CAFFARD.

Pourquoi pas ? Gens sages & sensés qui vous instruisent doivent avoir l'œil à tout. En travaillant aux agrémens de l'esprit, il est essentiel de ne pas négliger ceux du corps. C'est en les soutenant l'un par l'autre, que l'on rend votre sexe accompli... Mais il

ne faudroit pas souffrir cela à de jeunes étourdis toujours indiscrets, & par-là dangereux. Voilà le seul mal, mon enfant... Allons; vous voilà bien. Il faut le maintien à présent. Tenez-vous droite.

JEANNETTE.

Est-ce comme cela?

M. CAFFARD.

La tête un peu plus en arriere, & les bras aussi : (*Jeannette fait ce qu'il dit*). Avancez l'estomac... (*La regardant de près avec plaisir*). Bien ! oh bien ! Voyons ensuite comment vous vous tenez assise.

JEANNETTE.

Comme tout le monde.

M. CAFFARD.

Eh bien ! voyons. Asseyez-vous. (*Elle s'assied & croise les jambes*). Ah ! ah ! ce n'est pas ainsi qu'on s'as-

fied, ma bonne amie, il n'eft pas décent pour une femme de croifer trop les jambes.

JEANNETTE, *les décroifant.*

Eft-ce comme cela que vous les voulez ?

M. CAFFARD, *lui montrant la pofition.*

Pas tout-à-fait. Vous voilà bien.

JEANNETTE.

Vous êtes donc content, Monfieur ?

M. CAFFARD, *lui prenant le menton.*

Fort content... Mais fouvenez-vous, ma petite bonne amie, que pour bien apprendre, il faut de la docilité, & ne pas refufer tout ce qu'il convient que je faffe pour vous donner de bonnes leçons. (*Il l'embraffe*). Charmante, mon enfant, charmante !

JEANNETTE.

Eſt-ce encore de la leçon cela, Monſieur ?

M. CAFFARD.

C'eſt une récompenſe que je vous donne pour votre docilité.

JEANNETTE.

Bien obligée, Monſieur, je vous remercie.

M. CAFFARD.

Je crois que pour mes peines, j'en mériterois bien une pareille de votre part.

JEANNETTE.

J'entends quelqu'un.

M. CAFFARD (*à part*).

Peſte des importuns !.. C'eſt M. le Bailli.

SCENE VI.

M. CAFFARD, JEANNETTE, Le BAILLI, *chantonnant.*

M. CAFFARD.

Vous voilà bien gai, M. le Bailli ?

Le BAILLI.

Oui ; nous avions une cauſe un peu délicate à juger ce matin. Elle nous a tracaſſé l'eſprit à tous. Nous en ſommes pourtant venus à bout, & nous avons été un peu nous délaſſer à la buvette.

M. CAFFARD.

Ah ! ah ! cela vous arrive quelquefois... Et dans ces momens-là...

Le BAILLI.

Dame, on eſt plus gaillard qu'à l'or-

dinaire. Cela eſt vrai, j'en conviens. .. Mais vous êtiez avec Jeannette, M. Caffard. Profite-t-elle un peu de vos leçons, ma filleule ?

M. CAFFARD.

Je l'eſpere, M. Capon. Il faut le tems à tout.

Le BAILLI.

Elle devient toute gentille, au moins. (*Il lui met la main ſous le menton*). Cela vaut bien la peine d'être inſtruit.

M. CAFFARD, *à Jeannette.*

Rentrez, Jeannette; nous continuerons une autre fois.

Le BAILLI.

Eh pourquoi ! pourquoi donc ? Je ne ſuis pas de trop. Je ſerois charmé de voir ſes progrès.

M. CAFFARD.

Elle n'eſt pas encore aſſez avancée.

Laiſſez, laiſſez, je veux vous ménager une ſurpriſe agréable .. (*La conduiſant avec douceur*). Allez, mon enfant.

SCENE VIII.

Le BAILLI, M. CAFFARD.

Le BAILLI (*à part*).

Comme il eſt doucereux avec elle. Hom, hom, hom. (*A M. Caffard avec malice*). Elle doit vous donner bien du mal ; car, pour ſon âge, elle n'a pas de ces eſprits ouverts qui conçoivent aiſément. Mais enfin, eſpérez-vous ?...

M. CAFFARD.

Oui. oui. Cela viendra, cela viendra avec l'uſage ... cela ſera long. . , . Je crains ſeulement dans cet inſtant...

Le BAILLI.

Oh! je m'en doute. Vous craignez... Voyons si nous nous rencontrerons...

M. CAFFARD.

Tenez, M. Capon, je crains que trop de simplicité ne l'empêche d'être en garde contre les dangers auxquels une jolie fille est souvent exposée.

Le BAILLI.

C'est ce que je crains autant que vous, & cela m'inquiette. Vous l'instruisez.

M. CAFFARD.

Et vous, vous la protégez...

Le BAILLI.

Certainement: je suis son parrain; je le dois. Mais vous, M. Caffard, qui vous êtes chargé de veiller sur sa conduite, ignorez-vous que le petit Colin ne la quitte pas?

M. CAFFARD.

Non ; votre remarque eſt très-juſte ; je ſais qu'ils vont ſouvent ſeuls le ſoir cueillir des noiſettes. Cela me chiffonne un peu l'eſprit.

Le BAILLI.

La brune favoriſe la familiarité des eunes gens.

M. CAFFARD.

Oui, l'innocence, que l'ombre rend moins clairvoyante, ne veille pas avec le même ſoin, & devient moins ſcrupuleuſe. C'eſt un danger, c'eſt un danger.

Le BAILLI.

Oui, vous avez raiſon, c'eſt un danger. (*A part*). Profitons de la circonſtance pour ravoir ma filleule. (*Haut*). M. Caffard, je ſuis charmé de vous voir les mêmes idées que j'ai : vous jugeriez donc qu'il ſeroit prudent de les ſéparer, pour conſerver une vertu vraiſemblablement trop expoſée.

M. CAFFARD.

Sans contredit. La vertu : ô ciel ! Pour la conſervation d'un tréſor auſſi précieux, il n'eſt point de moyen que l'on ne doive employer.

Le BAILLI.

Il n'y a pas de doute. Vous penſez bien ſagement, & je n'en ai jamais douté.

M. CAFFARD.

Vous m'honorez infiniment. Graces au ciel, j'ai toujours été ſans reproches.

Le BAILLI.

Au moyen de quoi vous voudriez m'aider dans cette occaſion ?

M. CAFFARD.

De tout mon cœur.

Le BAILLI.

Eh bien ! joignons-nous enſemble

pour engager Mme. Dormilli à remettre Jeannette chez moi.

M. CAFFARD (*à part*).

Oui-dà ! (*Embarrassé*). Ah ! ah ! M. le Bailli, ce seroit lui faire perdre en un instant le fruit de toutes les leçons que je lui ai données.

Le BAILLI.

Que cela ne vous embarrasse pas ; je les lui continuerai, moi.

M. CAFFARD.

Je vous en crois bien capable ; mais chacun a sa maniere d'instruire. Cela feroit un changement qui la détourneroit peut être au point de la degoûter tout-à-fait du desir d'apprendre. Ecoutez-moi : il y a un autre moyen.

Le BAILLI.

Quel est-il ?

M. CAFFARD.

Nous craignons tous deux Colin, n'eſt-ce pas ?

Le BAILLI.

Oui.

M. CAFFARD.

Eh bien ! Pourquoi ne pas engager Mme. Dormilli à le renvoyer chez ſon pere, en attendant qu'un âge plus mûr lui permette d'accomplir l'union qu'elle a projettée ?

Le BAILLI (*à part lui*).

Bon ! J'entends ! ... (*A M. Caffard*). Non, non, M. Caffard, je ne me charge pas d'une pareille propoſition. Je ſais combien Madame aime le fils de ſon fermier. Ce ſeroit lui déplaire : je ne me mêlerai pas de cela.

M. CAFFARD.

Je m'en charge, moi.

Le BAILLI.

J'en ſuis fâché ; mais je vous déclare que je ferai le contraire ; je lui demanderai ma filleule, avec de bonnes raiſons.

M. CAFFARD.

Je lui en donnerai d'auſſi bonnes, pour qu'elle la garde, & qu'elle renvoie Colin.

Le BAILLI, *avec vivacité.*

Vous penſiez comme moi d'abord, Monſieur. Nous ne ſommes plus du même avis. Cela me ſurprend, M. Caffard.

M. CAFFARD.

Ne vous emportez pas, M. Capon. Vous avez des intentions pures & droites comme moi ſur la vertu de cette jeune perſonne.

Le BAILLI.

Oui ; mais nos moyens ſont bien différens... &...

M. CAFFARD, *gravement.*

Il n'y a pas de mal... Pour moi, ma conſcience m'oblige de ſuivre celui que je crois le plus ſûr... (*Froidement & avec fermeté*). Et ſur cela il ne faut point attendre de complaiſance de ma part.

Le BAILLI, *ironiquement.*

Point de complaiſance ? . . . N'en auriez-vous point plus qu'il ne faut pour elle ? Un maître devient quelquefois trop indulgent pour une jolie écoliere...

M. CAFFARD.

Un parrain devient quelquefois trop ſenſible pour une filleule. Adieu, M. Capon. Vous me connoîtrez tel que je ſuis.

Le BAILLI.

Cela ſe pourra, M. Caffard. (*M. Capon reconduit, en balbutiant, M. Caffard*).

SCENE IX.

LE BAILLI, *seul.*

Monsieur Caffard, M. Caffard ! Je vous connois déjà. Il faut tâcher de vous prévenir. Je vois Marine, bon.

SCENE X.

LE BAILLI, MARINE.

MARINE.

N'étiez-vous pas avec M. Caffard, Monsieur ?

Le BAILLI.

Oui, Marine. Mais nous ne sommes pas tous deux du même avis au sujet de Jeannette,

MARINE.

Comment cela, Monſieur ?

Le BAILLI.

C'eſt que dans la crainte d'une intelligence dangereuſe entr'elle & Colin, il eſt d'avis de le renvoyer chez ſon pere : & moi, je ſuis d'avis de faire plutôt revenir Jeannette chez moi. Qu'en penſes tu ?

MARINE.

Que vous avez raiſon. Non pas tout à fait à cauſe de Colin, mais...

Le BAILLI.

Mais ! quoi, mais ? ...

MARINE.

Ce n'eſt pas à moi de parler... vous avez de l'eſprit...

Le BAILLI.

Craindrois-tu autre choſe pour elle ?..

M. Caffard paroît bien entêté à vouloir qu'elle reste ici.

MARINE.

Cela ne m'étonne pas.

Le BAILLI.

Ah ! fripponne, tu en sais plus que tu ne veux en dire.

MARINE.

Non, non ; mais le plus sage est toujours de prendre ses sûretés... Ce n'est pas que je dise...

Le BAILLI.

J'entends.. Eh bien ! Veux tu m'aider à persuader à Madame d'être de mon sentiment ?

MARINE.

Oh ! pour cela, avec grand plaisir. Si vous lui en parlez, j'appuirai ; elle ne m'écouteroit pas seule.

Le BAILLI.

C'eſt mon intention. Va dire à Jeannette que je ſerois bien aiſe de la voir.

MARINE.

Volontiers ; mais ne vous confiez pas tout à fait à une jeune fille, qui n'eſt pas encore capable de garder un ſecret.

Le BAILLI.

Je ne lui parlerai pas de cela.

MARINE.

Fort bien : je vais vous l'envoyer.

SCENE XI.

LE BAILLI, *ſeul.*

Marine me confirme ce que j'ai jugé de M. Caffard. Le compere avec ſon air pédagogue, il n'a pas le goût mauvais ; car ma foi, ma petite filleule de-

vient bien appétissante. Je n'y avois pas encore fait beaucoup d'attention, & je sens que ce seroit bien dommage d'abandonner une aussi jolie créature à M. Caffard. Mais c'est elle : voyons.

SCENE XII.

LE BAILLI, JEANNETTE.

JEANNETTE.

Pourquoi est ce que vous me demandez, mon parrain ?

Le BAILLI.

Eh ! parbleu, pour le plaisir de te voir, mon enfant... Mais tu grandis à vue d'œil, tu vas bientôt être bonne à marier : j'apprends que tu profites bien des leçons de M. Caffard.

JEANNETTE.

Oh ! je ne sais pas comment,

Le BAILLI.

Eſt-ce qu'il ne t'inſtruit pas avec ſoin ?

JEANNETTE.

Ah ! il m'en dit aſſez. Il ſe mêle de tout, juſqu'à ma coëffure.

Le BAILLI.

Cela eſt plaiſant... Qui eſt-ce qui t'arrange ſi ſingulièrement ta colerette ? Eſt ce lui ?

JEANNETTE.

Oui, mon parrain : il la tourne & retourne comme cela pour la décence... Mais je crois qu'au lieu de la bien arranger, il ne fait que la chiffonner.

Le BAILLI (*à part lui*).

O le frippon ! qu'il eſt adroit !... Tu as, ma foi, raiſon. Je l'arrangerois mieux que lui, moi, ſi je m'en mêlois.

JEANNETTE.

Ce n'eſt pas la peine.

Le BAILLI.

Cela me feroit plus permis qu'à M. Caffard, Jeannette ; je fuis ton parrain.

JEANNETTE.

Oh ! je le fais bien.

Le BAILLI.

Tu dois croire que je m'intéreffe à toi ?

JEANNETTE.

Je n'en doute pas.

Le BAILLI.

C'eft à caufe de cela que je ferois fâché qu'il te fît des chofes qui ne feroient pas bien.

JEANNETTE.

Mais il me dit qu'il me donne des leçons, pour que le corps foit auffi bien que l'efprit.

Le BAILLI.

En arrangeant ta colerette ?...

JEANNETTE.

Ah ! oui, à tout instant. Cela m'ennuie quelquefois.

Le BAILLI.

Alors, mon enfant, il ne faut pas le souffrir. Il faut lui dire...

JEANNETTE.

Quoi ?... puisqu'il dit toujours : voilà la pudeur, voilà la décence, & tout le reste... Madame dit aussi qu'il n'y a que cela de recommandable. M. Caffard me le recommande sans cesse... Qu'est-ce que vous voulez que je lui dise ?

Le BAILLI.

Fort bien ?... Ne te fait-il point autre chose ?

JEANNETTE.

Quoi ?

Le BAILLI, *lui prenant la main.*

Quoi ? cela, par exemple ?

JEANNETTE.

Et quoi cela ?

Le BAILLI.

Te prendre la main ?

JEANNETTE.

Oh ! oui.

Le BAILLI, *la lui baisant.*

Et cela ?

JEANNETTE.

Oui, oui.

Le BAILLI.

Qu'eſt-ce que tu dis alors ?

JEANNETTE.

Oh ! dame, rien.

Le Bailli.

Eſt-ce que cela te fait plaiſir ?

Jeannette.

Non : cela ne fait ſeulement que me faire rire.

Le Bailli, *lui baiſant ardemment la main.*

Cela te fait rire ?... La jolie petite naïveté !

Jeannette.

Oh ! mais, doucement donc, mon parrain ; vous y allez plus fort que lui.

Le Bailli.

C'étoit ſans y penſer, mon enfant, & pour voir ſi M. Caffard n'agiſſoit pas avec toi comme tu le mérites ; ce que je ne ſouffrirois pas, au moins.

Jeannette.

Je vous en ſuis bien obligée, mon parrain.

Le BAILLI.

Mais écoute. Il n'y a pas grand-chofe à redire fur tout cela ... Si ce n'eft que M. Caffard ne s'eft de rien. Voilà pourquoi cela n'eft pas bien ... Si c'étoit ton pere, ton oncle ou moi, il n'y auroit pas le plus petit mot à dire ... Je te loue cependant de ta fageffe. Il ne s'agit pas de t'apprendre comment, & avec qui il faut en faire ufage. Bon jour, ma petite Jeannette. Je te dirai cela une autre fois.

JEANNETTE.

Bon jour, mon parrain.

SCENE XIII.

JEANNETTE, *feule.*

Je n'entends pas trop ce que mon parrain veut dire ; mais ni lui, ni M. Caffard ne me font point plaifir avec

toutes leurs façons... Il n'y a que Colin qui ne me fâche point : au contraire... je le vois... j'ai envie de lui demander pourquoi cela.

SCENE XIV.

JEANNETTE, COLIN.

COLIN.

Bon jour, Jeannette.

JEANNETTE.

Bon jour, bon jour, Colin. J'ai quelque chose à te demander.

COLIN, *lui prenant la main & la baisant.*

Quoi ! Jeannette.

JEANNETTE.

Tiens ; c'est justement ce que tu fais avec moi. Tu me prends la main, tu

la baises, tu arranges mes cheveux, tu badines, enfin tu fais, tu fais bien... Pourquoi est-ce que tu ne me fâches point ?

COLIN.

C'est que tu vois que j'ai autant de plaisir que toi.

JEANNETTE.

Cela se peut ; mais ce n'est pas encore tout-à-fait cela. Car je n'aime point que M. Caffard & mon parrain fassent de même, quoiqu'ils paroissent y trouver du plaisir.

COLIN.

Comment, Jeannette ! M. le Bailli & M. Caffard font avec toi ce que je fais ?

JEANNETTE.

Bon ! je ne leur en permets pas tant qu'à toi : mais toi, pourquoi veux-tu que je ne t'en empêche pas ?...

COLIN.

Parce que je t'aime.

JEANNETTE.

Oh ! je crois qu'ils m'aiment aussi.

COLIN.

Mais tu m'as dit que tu le voulois bien pour moi.

JEANNETTE.

Ah ! je ne le leur ai pas dit à eux.

COLIN.

Voilà pourquoi tu ne dois pas le leur permettre.

JEANNETTE.

Je t'entends. Laisse-moi faire ; s'ils y reviennent, ils verront beau jeu.

COLIN.

Ah ! tu me rassures, ma chere Jeannette, car cela me faisoit beaucoup de peine.

JEANNETTE.

Oui-dà ! Oh ! quand il n'y auroit que cela, ne crains plus rien, va... Moi, te faire de la peine ? j'en ferois bien fâchée... Qui est-ce donc qui vient ?

COLIN.

C'est la femme-de-chambre de Madame.

SCENE XV.

JEANNETTE, COLIN, MARINE.

MARINE (*à part*).

Les voilà. J'en suis bien aise. (*Avançant*). Ah ! mes pauvres enfans, je suis fâchée de vous le dire ; mais je crois que votre joie d'être ensemble ne fera pas longue.

COLIN.

Comment ?

MARINE.

C'est que M. le Bailli vient de prier Madame de renvoyer Jeannette chez lui, & que M. Giffard veut au contraire qu'elle renvoie Colin chez son pere.

JEANNETTE.

Pourquoi ? Marine.

MARINE.

Parce qu'ils craignent que vous ne fassiez quelques faux pas ensemble, en allant cueillir des noisettes.

JEANNETTE.

N'est-ce que cela ?... Je dirai à Madame que nous nous aidons l'un & l'autre, qu'il n'y a rien à craindre : si j'étois seule, à la bonne heure.

MARINE.

C'est, au contraire, parce que vous êtes deux, qu'ils ont peur.

COLIN.

Les vilaines gens !

JEANNETTE.

Mais de quoi ſe mêlent-ils ?

MARINE.

Ecoutez : ne me trahiſſez pas. Je crois qu'ils ſont tous deux jaloux de Colin ; qu'ils le ſont auſſi l'un de l'autre.

JEANNETTE.

Ah ! cela ſe pourroit bien. Je commence à voir clair. Je ne ſuis plus ſurpriſe de tout ce qu'ils me font & me diſent.

COLIN.

Et comment faire, pour qu'ils ne nous perdent pas ?

MARINE.

Il n'y a qu'un moyen. C'eſt d'en parler à Madame. Elle vous aime tous deux.

COLIN.

Ah ! je n'oserois.

JEANNETTE.

Ni moi non plus.

MARINE.

Eh bien ! je vous aiderai ; je parlerai pour vous. Mais n'allez pas avoir assez de peur pour me dédire, sur-tout Jeannette.

JEANNETTE.

Non, non. Je n'aurai plus de peur, puisque vous êtes pour nous.

MARINE.

Sûrement, je suis pour vous avec raison : car cela est bien mal à eux. Voilà justement Madame : ne négligeons pas l'occasion.

COLIN.

Ah ! Jeannette !

JEANNETTE.

Paix, paix!

SCENE XVI.

Les Précédens, Mme. DORMILLI.

Mme. DORMILLI.

Vous avez l'air d'avoir du chagrin, mes enfans.

JEANNETTE.

Oui, Madame.

COLIN.

Beaucoup, assurément.

Mme. DORMILLI.

Quel en est le sujet ?

JEANNETTE.

Oh!... Rien.

Mme. DORMILLI.

Rien ? cela ne ſe peut pas.

MARINE.

Ils n'oſent pas vous le dire, Madame... C'eſt la peur qu'ils ont qu'on ne les éloigne de vous.

Mme. DORMILLI.

Il eſt vrai que M. le Bailli & M. Caffard m'en ont parlé. Il paroît qu'ils ſont inquiets de vous voir preſque toujours ſeuls enſemble.

MARINE.

Bon ! Madame; c'eſt qu'ils craignent que l'amitié qui eſt entre ces deux enfans ne faſſe tort à leurs vues.

Mme. DORMILLI.

Ah ! quelle idée ?

MARINE.

Demandez-le à Jeannette. N'eſt-il pas vrai, Jeannette, qu'ils veulent

continuellement prendre avec toi des petites libertés que tu ne trouves pas bien ?

JEANNETTE.

Il eſt vrai que c'eſt le plus fort des leçons de M. Caffard, & que mon parrain fait à peu près de même.

Mme. DORMILLI, *étonnée.*

Ah ! ah !... Et quelles ſont ces libertés ?

JEANNETTE.

Mais ... Je n'oſerois pas le dire.

Mme. DORMILLI.

Il le faut, Jeannette, ſi vous ne voulez pas que je vous éloigne de moi.

JEANNETTE.

C'eſt que... Tenez, c'eſt que... ils ſont toujours après mes mains pour les baiſer... &...

Mme. DORMILLI.

Des gens faits pour protéger l'innocence !...

MARINE.

Il y a comme cela tant de protecteurs de la vertu. Vous voyez ſi j'avois raiſon tantôt.

Mme. DORMILLI.

Ne dites rien. Cela mérite attention. Je veux en juger par moi-même. Retirez-vous, mes enfans. Soyez tranquilles. Mon amitié pour vous ſera toujours la même... Vous, Marine, allez leur dire que je les attends ici tous deux.

MARINE.

Oui, Madame. Mais défiez-vous de l'adreſſe de M. Caffard, ſur-tout.

Mme. DORMILLI.

Je me défierai de tous les deux. Une femme qui entrevoit la moitié d'un ſecret eſt aſſez adroite pour pénétrer l'autre.

SCENE XVII.

Mme. DORMILLI, *seule.*

Il est sage de ne pas soupçonner aisément ; mais cependant il ne l'est pas moins d'ouvrir les yeux sur l'imposture... Le peu d'accord que je vois entre ces deux Messieurs, jette un peu d'équivoque sur leur conduite.

SCENE XVIII.

Mme. DORMILLI, M. CAFFARD, Le BAILLI.

Mme. DORMILLI.

Je suis bien aise, Messieurs, de vous réunir pour concerter les moyens de prévenir le danger où la sagesse de la petite Jeannette pourroit être exposée.

Je ſais le vif intérêt que vous y prenez tous deux.

M. CAFFARD.

C'eſt le premier devoir d'un homme de mon état.

Le BAILLI.

Ce n'eſt pas moins celui d'un parrain qui remplit le ſien.

Mme. DORMILLI.

Rien de mieux penſé de part & d'autre. Eh bien ! voyons vos intentions.

M. CAFFARD.

D'abord, Madame, c'eſt de ſupprimer les familiarités qu'elle a avec Colin, en les ſéparant.

Mme. DORMILLI.

Je crois que c'eſt auſſi votre avis, M. le Bailli ?

Le BAILLI.

Oui, Madame, nous ſommes abſolument d'accord, M. Caffard & moi, là deſſus.

Mme. DORMILLI.

Fort bien. Cependant ces deux enfans-là n'ont pas l'air de penſer à ce que vous craignez.

M. CAFFARD.

Ah! malheureuſement, ils n'y penſeront peut-être jamais; c'eſt le plus grand péril: ne le connoiſſant pas, on ne ſonge point à l'éviter; & de degrés en degrés, on ſe familiariſe avec le vice, au point de tomber dans le piege ſans même s'en douter.

Mme. DORMILLI.

Votre morale eſt bonne & me détermine à prendre les moyens convenables... Que devons-nous faire, pour le mieux, en pareille occaſion?

M. CAFFARD.

Renvoyer Colin chez ſon pere, lui défendre de venir ici, juſqu'à ce que Jeannette plus inſtruite, ſoit en état de remplir les vues que Madame a ſur ces deux jeunes perſonnes.

Mme. DORMILLI.

Et vous, M. le Bailli ?

Le BAILLI.

Moi, Madame. Je crois qu'il eſt plus raiſonnable de renvoyer Jeannette chez moi, dont, comme parrain, j'aurai un ſoin paternel : & que Madame garde le fils de ſon fermier à qui je ſais qu'elle veut beaucoup de bien.

Mme. DORMILLI.

Vous n'êtes pas du même avis, Meſſieurs. Cela m'embarraſſe.

M. CAFFARD.

Nous ſommes du même avis pour le fond ; mais non pour la forme.

Le BAILLI, *s'animant.*

La forme & le fond ſont ici les mê-
mes, M. Caffard.

M. CAFFARD, *avec un peu de feu.*

Non, Monſieur... le danger de la vertu de Jeannette eſt le fond ; pour la ſauver, c'eſt, dites vous, de la mettre chez vous ; voilà la forme ; mais cette vertu ſera-t-elle plus en ſûreté chez vous qu'ici ?... Je ne le penſe pas.

Le BAILLI, *vivement.*

Comment, chez moi, Monſieur?... Je réponds de la forme & du fond avec plus de droit & de raiſon que vous.

M. CAFFARD, *pédamment.*

Doucement, Monſieur, doucement... Ne ſentez-vous pas que Colin peut aiſément aller voir Jeannette chez vous?

Le BAILLI.

Il ne peut donc pas, Monſieur, venir de même ici ?

M. CAFFARD.

Non... Vous êtes obligé de vous trouver une partie du jour à votre audience ; au lieu que moi, uniquement occupé de l'inſtruction où mon devoir m'oblige, je ne quitterai pas Jeannette un inſtant. Je la veillerai de ſi près...

Le BAILLI.

Oh ! de trop près peut-être.

M. CAFFARD.

Je vous ai ménagé, Monſieur... Mais votre empreſſement ſeroit plus ſuſpect que mon zele.

Le BAILLI, *ironiquement.*

M. Caffard, votre zele eſt charmant ; oui, oui ; votre zele doit il aller juſqu'à la toilette de Jeannette ? Je ne la crois pas de votre compétence.

M. CAFFARD.

Vous devez ſavoir que je ne m'en mêle que pour la décence.

Le BAILLI.

Monſieur, ne me faites pas parler ſur votre décence...

M. CAFFARD, *durement.*

Monſieur... (*S'adouciſſant*). La préſence de Madame me retient...

Mme. DORMILLI.

Tranquilliſez-vous, s'il vous plaît ; Meſſieurs ; il ne faut pas pour conſerver la vertu de cette jeune fille ſortir de la modération qui convient à vos caractères... (*Avec dignité*). Cela m'étonne.

Le BAILLI.

C'eſt ma filleule, Madame, je réponds d'elle.

M. CAFFARD.

C'eſt mon éleve, Madame. Mon honneur doit me toucher. (*Vivement*). M. Capon veut attaquer le mien... Et peut-être...

Le BAILLI.

Quoi, peut-être ?

M. CAFFARD, *vivement.*

Le sien, puisque vous m'y forcez ; M. Capon.

Le BAILLI, *avec colere.*

Et vous, M. Caffard, vous me forcez de dire que... vos leçons sont trop licencieuses...

M. CAFFARD, *malignement.*

Une petite pointe de vin conduit à plus d'une erreur. Si je voulois le prouver...

Mme. DORMILLI, *avec autorité.*

En voilà assez, Messieurs. Je prends le parti de faire venir les jeunes gens devant nous, pour voir quel est le danger qu'ils courent ensemble ; & nous arrangerons tout cela. (*Elle sonne ou appelle*).

SCENE

SCENE XIX.

Mme. DORMILLI, M. CAFFARD, Le BAILLI, MARINE.

Mme. DORMILLI.

Marine, amenez-moi Colin & Jeannette.

MARINE.

Tout-à-l'heure, Madame.

SCENE XX.

Mme. DORMILLI, M. CAFFARD, Le BAILLI.

Mme. DORMILLI.

En les faisant parler eux-mêmes dans un âge où la nature est encore seule

l'organe du ſentiment, nous n'aurons pas de peine à les juger.

Le Bailli, *affectueuſement.*

Comme vous voyez bien, Madame!

M. Caffard.

Oui, oui, c'eſt le jugement le plus ſûr. Les voilà.

SCENE XXI & *derniere.*

Mme. DORMILLI, M. CAFFARD, Le BAILLI, MARINE, COLIN, JEANNETTE.

Mme. Dormilli.

Approchez. Vous êtes bien aiſe d'être avec moi.

Colin.

Oui, Madame.

JEANNETTE.

Ah ! oui, sûrement.

Mme. DORMILLI.

Dites-moi pourquoi cela.

JEANNETTE.

C'est que vous êtes si bonne ...

Mme. DORMILLI.

Mais s'il étoit nécessaire que l'un de vous deux fut demeurer ailleurs ?...

JEANNETTE.

Que vous me donneriez de chagrin !

COLIN.

Et à moi aussi, Madame.

Mme. DORMILLI.

Vous vous plaisez donc bien ensemble ?

COLIN, *regardant tendrement Jeannette.*

Jeannette !

JEANNETTE, *le regardant de même.*

Cela eſt vrai, Madame. Et après vous, je ne voudrois pas quitter Colin.

Le BAILLI.

Ah ! ah ! cela veut dire quelque choſe, Madame.

Mme. DORMILLI.

Oui, oui. Et toi, Colin ?

COLIN.

Comment voudriez-vous que je ne mouruſſe pas de chagrin en la quittant, d'après ce qu'elle vient de vous dire ?

M. CAFFARD, *à Mme. Dormilli.*

Le danger eſt clair comme le jour, Madame.

Mme. DORMILLI.

Vous pleurez, mes enfans ! leur peine m'afflige (*A MM. Caffard & Capon*). Je vais cependant dans l'inftant prévenir le danger que je vois.

M. CAFFARD.

Quelle prudence !

Le BAILLI.

Quelle judiciaire !

Mme. DORMILLI, *au Bailli.*

Mais ce n'eft pas par votre moyen, M. le Bailli.

M. CAFFARD, *avec joie* (*à part*).

Bon !

Mme. DORMILLI, *à M. Caffard.*

Ni par le vôtre, M. Caffard. Je détruirai par un feul mot toutes vos alarmes... Je vais les marier fur le champ. Voilà de la vertu la fûreté la moins équivoque... Je ne vous crois

pas l'un & l'autre en état d'y apporter un meilleur remede.

M. CAFFARD.

Quoi, Madame, Jeannette si peu instruite ?

MARINE, *avec malice.*

Ce sera un embarras de moins pour vous. Un homme ne doit éduquer que des garçons.

Mme. DORMILLI.

Marine n'a pas tort.

M. CAFFARD (*à part*) *au Bailli, avec aigreur.*

Si vous ne l'aviez pas redemandée ?..

Le BAILLI, *à M. Caffard, du même ton.*

Si vous ne l'aviez pas voulu garder...

Mme. DORMILLI, *sévérement.*

Ne disputez pas davantage, Messieurs... M. Caffard... si vous aviez

un choix à faire pour l'éducation d'un fils, auriez-vous beaucoup de confiance ?...

M. CAFFARD.

Je vous entends, Madame. Puisque ma vertu est suspecte à vos yeux, comme à ceux des méchans, permettez que, par ma retraite, j'aille me mettre à l'abri des traits de la médisance.

Mme. DORMILLI.

J'y consens. (*Au Bailli*). Et vous, M. le Bailli, croyez-vous qu'il seroit bien prudent de remettre votre filleule entre vos mains ?...

Le BAILLI.

Ma foi, Madame, je crois que vous faites très-bien de la marier.

MARINE.

Oui ; car c'étoit, à parler franchement : *La Brebis entre deux Loups.*

FIN.

LE
FAUX TALISMAN,
OU
RIRA BIEN
QUI RIRA LE DERNIER.
PROVERBE DRAMATIQUE.

A C T E U R S.

PALÉMON, *vieux Berger.*

NICODEME, *vieux Fermier, amoureux de Colette.*

Mme. THIBAUT, *Payſanne, mere de Colette.*

COLETTE, *Amante de Baſile.*

BASILE, *jeune payſan, amant de Colette.*

M. GIGOT, *Marchand de vin, traiteur.*

M. COURTAUT, *Marchand de draps.*

La Scene eſt dans un Village.



LE
FAUX TALISMAN.

PROVERBE DRAMATIQUE.

Le Théatre représente un Carrefour de Village. On voit la maison de Mme. Thibaut, celle de Palémon, & le Cabaret de M. Gigot, avec son Enseigne. Dans le fond, un paysage avec des détails.

SCENE PREMIERE.

PALÉMON, *se montrant à sa fenêtre.*

Déjà grand jour ! & je ne fais que de me lever .... Comme l'âge nous change ! Autrefois j'étois plus mati-

neux que l'aurore... A présent, c'est mon fils, qui, avant le point du jour, mene paître mes brebis... Le pauvre enfant ! Il travaille autant que je travaillois jadis... Il est déjà tard. Faut que je li porte sa petite cantine.

(*il se retire de sa fenêtre. Nicodeme entre en même tems*).

SCENE II.

NICODEME, *seul*, *entrant*.

Me v'là donc le fermier du château ! De ce coup-là, j'épouse Colette. Sa mere, a' veut un gendre qui soye riche ; me v'là sont fait... Si Colette m'aimoit pourtant, ça n'en seroit pas pus mal... Avec son Basile qui y a donné dans l'z'yeux !... Mais, je vois un remede à ça. V'là Palémon qui demeure là. Ces bergers, ça vous a des secrets du diable. Je m'en vais y en demander un pour me faire aimer.

de Colette... Oui, c'eſt le pus court. Ça me coûtera quelque choſe ; mais on n'a rien pour rien.

(*Nicodeme fait quelques pas pour aller chez Palémon. Celui-ci, ſortant de ſa maiſon, vient à la rencontre de Nicodeme. Palémon porte une pannetiere & une houlette, & il tient à ſa main une petite marmite de fer blanc*).

SCENE III.

NICODEME, PALÉMON.

NICODEME.

Bon jour, Palémon.

PALÉMON.

Sarviteur, Nicodeme.

NICODEME.

J'allois cheux vous.

PALÉMON.

Un peu pus tard vous ne me trouviez pas. C'est-y queuque sarvice qu'il faut vous rendre?

NICODEME.

Oui.

PALÉMON.

Tant mieux! J'aimerai la vie, tant que je pourrai être utile.

NICODEME.

Vous pouvez me l'être beaucoup. Faut vous dire que ... Vous savez ben le bonheur que j'ai évu hier?

PALÉMON, *froidement.*

Ah! ah! oui... J'en sis ben fâché.

NICODEME.

Comment! fâché?

PALÉMON.

Oui. J'aime la jeunesse; quand je li vois bonne envie de travailler, & pas

de ſuccès, ça me fait de la peine. Baſile alloit avoir la ferme du château : ça ne tenoit pus à rien. Pas du tout ; vous venez li couper l'herbe ſous le pied.

NICODEME.

Dame ! Charité ben ordonnée commence par ſoi-même.

PALÉMON.

Oui, quand on a beſoin ; mais vous, garçon, vous en aviez aſſez ſans ça. Ce pauvre Baſile, lui, ſte ferme vous le mettoit ſu' le pir aque. De ſt'affaire là il épouſoit Colette, &...

NICODEME, *l'interrompant.*

Mais je vas me marier auſſi, moi.

PALÉMON.

Vous !... Pourquoi faire ?

NICODEME.

Pardine ! pour être le mari de ma femme.

PALÉMON.

C'eſt pas le tout d'être mari ; faut être pere.

NICODEME.

Eh ben !... J'eſpere ben que Colette & moi...

PALÉMON, *l'interrompant.*

Colette ?

NICODEME.

Oui.

PALÉMON.

La maîtreſſe de Baſile ?

NICODEME.

Oui.

PALÉMON.

La fille à Mme. Thibaut ?

NICODEME.

Juſſe.

PALÉMON.

Elle a quinze ans !

NICODEME.

C'eſt ben le tant mieux.

PALÉMON.

Vous en avez près de ſoixante.

NICODEME, *faiſant gauchement le jeune homme.*

Oh ! je ne m'en apperçois pas.

PALÉMON.

A' s'en appercevra, elle... Et Baſile qu'alle aime ?

NICODEME.

C'eſt ce qui me met martel en tête.

PALÉMON.

Ça pourra ben vous y mettre autre choſe.

NICODEME, *tirant ſa bourſe, & la montrant à Palémon.*

Oh ! ben oui ; mais pour parer à ça...

PALÉMON, *l'interrompant.*

Votre bourſe a beau être garnie ; jeune fille qui n'a pas encore été à Paris, c'eſt pas là ce qui la tente.

NICODEME.

Je vous parle pas de ça, moi. C'eſt à vous que j'offre ma bourſe ; parce que je viens vous prier qu'ous faſſiez ſi ben vot' compte, que Colette devienne amoureuſe de moi.

PALÉMON, *froidement.*

Comment ça ?

NICODEME.

Pardine ! vous le ſavez ben. Vous autres bergers, vous avez des ſecrets, des magies qui...

PALÉMON, *ſouriant & à part.*

Le ſot ! Il me croit ſorcier.

NICODEME.

Je vous en prie, M. Palémon ;

jettez un bel & bon ſort en ma faveur, pour qu'a' m'aime ben.

PALÉMON.

Pour qu'a' vous aime ben ! Ça ne ſe peut pas, Nicodeme. S'il ne s'agiſſoit que de rangs, de conditions, ça, ça ſeroit égal; l'amour n'en tient compte. Qu'un prince trouve eune jolie bargere, v'là le prince amoureux; c'eſt dans l'ordre. La grandeur eſt la très-humble ſervante de la beauté. Mais ſt' amour qu'unit queuquesfois le ſceptre & la houlette, n'unit jamais des âges trop différens. Il eſt l'ennemi des vieillards, & c'eſt juſſe. Barbon amoureux, c'eſt contre nature; c'eſt un ruiſſeau qui veut remonter vers ſa ſource : ça n'eſt pas poſſible. Tenez, Nicodeme, la jeuneſſe nous doit le reſpect; mais ſi j'exigeons qu'au reſpect a' joigne l'amour, a' ne nous doit pus ni l'un, ni l'autre... Adieu.

(Palémon s'en va. Nicodeme, avec une ſurpriſe niaiſe, & remettant ſa bourſe dans ſa poche, le regarde aller).

SCENE IV.

NICODEME, *seul.*

Je li demande un secret... il me fait un sermon !... Ces vieillards ça n'aime pas à en voir d'autres pus verds qu'eux... Je comptois ben su' lui, pourtant... Et il le pourrait, car il en sait long.. Mais faut s'en passer... Allons, dépêchons-nous d'être le mari. Après ça, je tâcherons de d'venir l'amant. Voyons voir un peu si Colette & sa mere sont cheux elles.

(*Nicodeme frappe à la porte de Mme. Thibaut*).

Mme. THIBAUT, *sans être vue.*

Qu'est là ?

NICODEME, *saluant la porte.*

C'est vot' serviteur.

Mme. THIBAUT, *sans être vue.*

Je n'en ai pas.

NICODEME, *saluant la porte.*

Si-fait, Madame ; Nicodeme l'est.

Mme. THIBAUT, *sans être vue ; avec joie.*

Ah !

NICODEME, *revenant un peu sur le milieu du théatre.*

Bon ! alle a l'air d'être ben aise.



SCENE V.

NICODEME, Mme. THIBAUT.

Mme. THIBAUT, *sortant de chez elle.*

Eh ! v'là mon cher M. Nicodeme.

NICODEME.

Oui, Mame Thibaut, c'est lui, c'est moi, toujours prêt à devenir votre gendre.

Mme. THIBAUT.

Mais ça va tout seul à présent. Vous v'là le fermier du château.

NICODEME.

C'est vrai. Vous voyez que moyennant ça vot' Colette ne chomera de rien.

Mme. Thibaut.

Faut ça, M. Nicodeme, faut ça. La pauvreté dans un nouveau ménage, c'eſt le manque d'eau dans eune bonne terre ; ça fait ſécher l'amour ſu' pied. Je ſais ce qu'en eſt. Mon pauvre défunt & moi, quand je nous ſommes mariés, je n'avions rien. Je nous aimions ben, c'eſt vrai ; mais le ſoir, quand il revenoit du travail, & que je l'embraſſois, j'aurois voulu embraſſer un homme heureux ; il ne l'étoit pas. St'idée-là refroidiſſoit mon ardeur. Lui, qui me vouloit autant de bien, il penſoit de d'même. Ah ! Nicodeme, je pouſſions des ſoupirs, j'avions des deſirs : mais nos plaiſirs... c'étoit peu de choſe.

Nicodeme.

Voyez-vous ça !

Mme. Thibaut.

Je veux que ma fille ait pus de bonheur, Je veux qu'alle aye tout de ſuite

un homme riche. Par vous-même ; vous aviez déjà un petit queuque chose ; mais dame ! ſte ferme arrondit ben vos affaires. Et pis c'eſt un titre : M. le fermier du château, Mme la fermiere du château ! Ça ſonne dans un village ... Quoique ça, je dis, M. Nicodeme, vous ſavez ce que je vous ai dit. Je ne donne rien à Colette, parce que d'abord, en ne li donnant rien, tout me reſtera, à moi.

NICODEME.

C'eſt clair.

Mme. THIBAUT.

Et pis Colette eſt jeune, alle eſt jolie, alle eſt bonne fille ; tout ça vaut eune dot.

NICODEME.

Vous avez raiſon. Donnez-moi ſa perſonne, je vous tiens quitte du reſte. Où qu'alle eſt ?

Mme.

Mme. THIBAUT.

A la ville, vendre not'lait. A'devroit même être revenue.

NICODEME.

Alle a p't'être rencontré Bafile.

Mme. THIBAUT.

Déjà de la jaloufie ? Bon ! c'eft figne qu'ous êtes amoureux. Je n'*haïs* pas, moi, un mari un peu jaloux. C'eft un homme qu'aime fa femme, & pis qu'eft modefte ; parce qu'il ne fe croit pas affez de mérite pour plaire, & il craint que d'autres en ayont pus que lui. Quand je dis ça pourtant, je m'entends. Le trop eft trop auffi ; & fi je vous croyois homme à chagriner eune femme...

NICODEME.

Moi, Mme. Thibaut ? Pas du tout. Je dis ça comme ça... Et pis vot'fille eft fage.

Colette paroît dans le fond du théatre. Elle porte un ou deux pots au lait vuides.

SCENE VI.

Les précédens, COLETTE.

Mme. THIBAUT, *répondant à Nicodeme.*

Bon ! pensez toujoux ben de vot'-femme.

COLETTE (*à part*) *dans le fond du théatre.*

Toujoux ce vilain Nicodeme ?

Mme. THIBAUT, *continuant de parler.*

Faites comme Thibaut ; il n'y regardoit pas de près, lui. Aussi il ne s'est jamais apperçu de rien su'mon compte.

COLETTE.

Me v'là revenue.

NICODEME.

Ah! je fis ben le ferviteur de Mamzelle Colette. (*Colette, fans regarder Nicodeme, lui répond par une révérence prompte & courte*).

Mme. THIBAUT.

T'as été ben long-tems, fille?

COLETTE.

Eft' qu'on en finit donc? Ces gens de la ville, ça a toujoux queuques contes à vous faire.

Mme. THIBAUT.

Qouiqu'ils te difont donc, comme ça?

COLETTE.

Eft' que je fais, moi? — Mamzellé; il eft ben blanc vot' lait. — Oui, Monfieur, — Mais, vous êtes encore pus

blanche, vous, Mamzelle. — (*En faisant une courte révérence*) Monsieur, vous êtes ben bon. — Etes-vous aussi douce ? voyons-ça. — A bas les mains, Monsieur, pas de gestes.

Mme. THIBAUT.

Fort ben, Colette.

NICODEME.

Comme c'est hardi, ces hommes !

COLETTE.

Ah ! ben oui ; mais ça ne prend pas. Quoique ça pourtant queuques fois faut l'z'écouter, parce que...

Mme. THIBAUT.

Sans doute ; on n'est pas d'z'Arabes.

COLETTE.

Et pis trop de rigueur, vot'marchandise resteroit-là

Mme Thibaut.

C'eſt ça. Allons, vas te repoſer, m'n'enfant; car tu dois être laſſe.

Colette, *s'en allant chez elle.*

Ah! ma mere, comme ça. (*A part*). Quoiqu'ils ont donc tant à ſe dire?

(*Colette entre chez elle*).

SCENE VII.

NICODEME, Mme. THIBAUT.

Nicodeme, *regardant aller Colette.*

En vérité, alle eſt charmante! Pus je la vois, & pus je m'en amourache.

Mme. Thibaut.

Dame! il ne tient qu'à vous que ça ſe faſſe tout de ſuite.

NICODEME, *parlant vîte.*

Bon ! le tabellion demeure ici près : je m'en vas y donner un coup de pied. Sur le champ je reviens avec lui. Vos intentions de d'ssus le contrat, vous allez li dire. Il arrangera ça ; nous signerons, & pis paf, tout de suite la nôce... Heim !

Mme. THIBAUT.

Eh ben ! c'est bon ; allez.

NICODEME, *s'en allant.*

Je cours & je reviens.

(*Elle sort*).



SCENE VIII.

Mme. THIBAUT, *seule.*

Le v'là tout guilleret, ce Nicodeme !... Mais c'est ste Colette qui m'... chiffonne... Ça va être le diable.... Il est ben su' le retour, st'homme ! Et ste jeunesse, dame ! c'est la rose; n'i faut pas de vent froid... Ce nigaud de Basile qui va se laisser enlever ste ferme ! ... Il est ben gentil, ce garçon ; mais il n'a rien. Li donner ma fille, faudroit eune dot ; je serois ben propre, moi. Ce pauvre Thibaut qui s'est donné tant de peine pour me laisser queuque chose, j'irois jetter ça à la tête d'un gendre. Et quante même, c'est si peu ! Colette n'en seroit pas moins dans la peine. Et pis eune petite famille qui viendroit, Dieu vous bénisse ! Des jeunes gens comme ça ne perdroient pas leur tems... Al-

lons, allons, Nicodeme; ça vaut mieux. — Mais, ma mere, il est vieux. — Ma fille, il en sera davantage aux petits soins. Va, m'n'enfant, ces beaux hommes que j'aimons tant, qui nous font si ben la cour, que j'épousons avec tant de plaisir, queuquesfois le mariage les change ben. Pus ils se croyont aimables, moins ils travaillont à se faire aimer. Que de femmes qu'en ont comme ça, & qui les troqueroient contre des vieillards complaisans !... Allons, voyons, faut li dire ça à ste fille ; car enfin faut qu'a' le sache... (*Elle appelle*). Colette ?...

COLETTE, *sans être vue.*

Ma mere ?...

Mme. THIBAUT.

Viens ça, ma fille.

SCENE IX.

Mme. THIBAUT, COLETTE.

COLETTE, *entrant.*

C'eſt - il qu'ous voulez conter, ma mere ?

Mme. THIBAUT.

Oh ! j'avons le tems.

COLETTE.

Mais, c'eſt que j'ai ma vente d'aujourd'hui & pis celle d'hier.

Mme. THIBAUT.

Eh ben ! je verrons ça, m'n'enfant. Parlons d'aut' choſes .... T'as quinze ans, Colette.

COLETTE, *avec une gaieté ingénue.*

Oui, ils ſont ſonnés.

Mme. THIBAUT.

A ton âge, ma fille, j'avois un cœur... qui...

COLETTE, *interrompant vivement sa mere.*

Oh ! ma mere, j'en ai auffi un... (*Avec timidité*) que...

Mme. THIBAUT.

Eh ben, tant mieux ! gny a pas de mal à ça : c'eft la fleur qu'a befoin de la rofée. Pourtant, Colette, faut pas l'écouter tout feul, ce cœur. Faut même pas le croire ; c'eft un enjoleur. Par exemple, il nous dit qu'un jeune mari eft ce qu'i gny a de meilleur dans le monde.

COLETTE, *avec ingénuité.*

Mais je croirois affez ça, moi.

Mme. THIBAUT.

Oh ! ça a fon prix. Mais, va ! un mari riche vaut ben mieux.

COLETTE, *avec intérêt.*

Mon pere ne l'étoit pas.

Mme. THIBAUT.

Eh ! quand je nous sommes mariés, je n'avois personne pour me conseiller.

COLETTE.

Mais vous ne vous en repentez pas ?

Mme. THIBAUT.

Si je pouvois m'en repentir, ce ne seroit qu'à cause de toi. Ton pere & moi, j'n'avons pas réussi à te rendre heureuse. Faut qu'un bon mariage répare ça. Ton cœur te dit p't'être le contraire ; mais, crois moi putôt que lui. Ça ne dure pas long tems, l'amour, dans le ménage ; c'est un printems qui ne revient pas ; mais le bien, lui, reste, & va toujours en augmentant.

COLETTE.

Je ne sais pas où ce qu'ous en voulez venir ; mais ce bien dont vous me

parlez, ça ne me fait pas envie. Je vas tous les jours à la ville. Y a tout plein de belles dames ben parées, ben riches : eh ben, je vois ça comme ça, moi ; ça m'eſt égal. Comment que je deſirerois la richeſſe ? Ici rien ne nous en parle. Tout au village nous parle du travail & de l'amour. J'avons avec l'un nos beſoins, avec l'autre nos plaiſirs. Qu'eſt'qu'il nous faut de pus ? Ah ! ma mere, je ſerai riche, ſi j'ai ce que j'aime : mon bien, à moi, ça ſera Baſile.

Mme. THIBAUT, *d'un ton un peu ſec.*

Baſile ! Non, Mamzelle ; ne me parlez pus de lui. C'eſt un mal-adroit qui ne réuſſiroit en rien. Pourquoi qu'il n'a pas eu ſte ferme ?

COLETTE.

C'eſt-il ſa faute ? On y avoit promis. Il a été cheux l'intendant de monſeigneur ; il y a fait tout plein de ſalamalecs ; il y a donné tout ce qu'il

avoit, parce que c'est là la politesse qu'il faut à ces Messieurs-là. Nicodeme est venu après, il avoit le moyen d'être pus poli que Basile. Eh dame! ces intendans, ça reçoit d'eune main, ça ne refuse pas de l'autre, & c'est de tout cœur pour ceux qui donnent le plus.

SCENE X.

Les Précédentes, NICODEME.

NICODEME, *entre avec précipitation, prend Mme. Thibaut (à part) & lui parle à demi-voix.*

Je vous dirai que le tabellion ne peut pas venir cheux vous.

COLETTE, *qui s'est retirée à l'autre coin de l'avant-scene (à part).*

C'est de lui qu'a' veut me parler; je vois ça à présent.

NICODEME, *à Mme Thibaut.*

Il dit comme ça qu'ous veniez cheux li, & qu'il va vous faire ça su' le champ.

Mme. THIBAUT.

Eh ben ! avec plaisir ; allons. Colette, j'ai affaire avec M. Nicodeme. Je ne tarderai pas à revenir. Pensez à ce que je vous ai dit, Mamzelle ; parce que... gny a pas à dire qu'il disoit, je suis vot'mere.

(*Mme. Thibaut sort avec Nicodeme*).

SCENE XI.

COLETTE, *seule.*

Je le vois bien, ça n'est que trop vrai. A'veut faire de moi eune Mme. Nicodeme. Et ça sera, dit-elle, parce qu'alle est ma mere. Mais... mon pe-

re étoit mon pere, je pense ben. Il vouloit m'unir à Basile, lui. Il savoit ce qu'il me falloit.. Nicodeme!.. C'est-il possible ?... Je ne li conseille pas de m'épouser parce que... dame!... J'obeirois à ma mere, c'est vrai ; mais... je pourrois ben me ressouvenir de la volonté de mon pere.

SCENE XII.

PALÉMON, COLETTE.

Palémon revenant avec sa houlette seulement.

PALÉMON, *entrant (à part).*

La v'là, ste Colette.

COLETTE, *sans voir Palémon, & avec dépit.*

Oh.. ça, c'est sûr, je me vengerois.

PALÉMON (*à part*).

Alle a un petit air de colere.

COLETTE, *l'appercevant.*

Ah ! v'là M. Palémon.

PALÉMON.

Bon jour, m'nenfant.

COLETTE, *faisant la révérence.*

Vot' sarvante, Monsieur.

PALÉMON.

Quoique c'est, Colette ? Vous m'avez l'air toute émue. Queuque parfidie de Basile, je vois ça. Ces hommes sont si volages, & ces filles si gentilles ! heim ! Sous l'ormeau, dimanche dernier, il aura dansé avec eune autre bargere ?

COLETTE.

Non, Monsieur, il ne danse qu'avec moi. C'est pas que je soye la pus belle ; mais je suis celle qui l'aime le

mieux.... Eh ! je voudrois ben ne pas tant l'aimer.

PALÉMON.

Pourquoi donc, Colette ? Aimer, c'eſt le devoir de votre âge. Faut que la jeuneſſe ſe livre à l'amour, m'nenfant. Ça fournit à la vieilleſſe des reſſouvenirs agréables. Ma maitreſſe, à moi, à préſent, c'eſt ma mémoire ; a' me donne tout plein de plaiſirs. Dans ce petit bois, là-bas, quand j'y paſſe, gny a pas un petit recoin qui ne me faſſe ſourire, parce que... eh ! eh ! je me reſſouviens. Jouiſſez, vous. ça vaut encore mieux. Aimez Baſile, aimez-le, aimez-le..: Petite fripponne, faites ſi ben vot'compte à préſent, que, quand vous ſerez à mon âge, vous puiſſiez vous reſſouvenir de tout plein de jolies choſes.

COLETTE.

Eh ! de quoi voulez-vous que je me reſſouvienne, ſi j'épouſe M. Nicodeme ?

PALÉMON.

Ah! de rien, je l'avoue. Mais quoi! Ce que ce vieux fou-là m'a dit ce matin, est-ce que ça feroit vrai?

COLETTE.

Que trop. M. Palémon!

PALÉMON.

Tant pis! Je n'aime point à voir eune bonne terre sous le soc d'un laboureur mal-adroit. Eh! êtes-vous ben sûre de ça?

COLETTE.

Oh! je me tromperois fort si à présent même il n'étiont pas à manigancer ça cheux le Tabellion.

PALÉMON.

Diable! le danger presse: & Basile fait-il?...

COLETTE.

Je ne l'ai pas vu d'pis hier qu'on a

adjugé la ferme à Nicodeme. Mais il ſe doute bien de ſon malheur. (*On entend une flûte qui joue l'air ſuivant, écrit en petite* ronde).

Pianiſſimo . . . Au bord d'une fontaine ;

COLETTE, *vivement.*

Ah ! le voilà, M. Palémon, le voilà, c'eſt lui.

Pianiſſimo . . . Tircis brûlant d'amour ;

COLETTE.

Oui, c'eſt lui.

PALÉMON.

Vous connoiſſez donc bien ſon flageolet ?

COLETTE.

Beaucoup, Monſieur.

Contoit ainſi ſa peine
Piano.
Aux échos d'alentour :

PALÉMON.

L'air eſt ben triſte.

COLETTE.

Il eſt comme nos cœurs.

Félicité paſſée

Forte

Qui ne peut revenir

COLETTE.

Hélas !

Tourment de ma penſée ;

PALÉMON.

Je me ſens tout attendri, moi.

Que n'ai-je, en te perdant, perdu le ſouvenir !



SCENE XIII.

Les Précédens, BASILE.

Basile paroît sur le penchant d'une petite colline qui est au fond de la décoration. On le voit attacher son instrument à un arbre.

PALÉMON, *à la vue de Basile.*

Le pauvre garçon !

COLETTE.

Basile !

BASILE, *vivement, & faisant un pas pour descendre.*

Ah ! ma chere Colette ! (*S'arrêtant & regardant tristement Colette*). Adieu.

COLETTE.

Adieu ?

BASILE, *toujours sur la colline.*

Oh ! ciel ! (*Colette soupire*).

PALÉMON.

M'est avis que je vois deux jeunes ormeaux qui voudriont s'unir. Un vieux chêne dans lequel la seve ne monte pus qu'avec peine, s'éleve entr'eux, & empêche leux rameaux de se joindre.
(*Il réfléchit*).

BASILE, *toujours sur la colline.*

Ta mere est ben injuste.

COLETTE.

Ah ! qui le sait mieux que moi ?

PALÉMON, *sortant de ses réflexions ; d'un ton ferme.*

Coupons le vieux chêne. Que les ormeaux s'unissent, & que tout soit dans l'ordre... Basile.

BASILE, *descendant de la colline.*

Monsieur !

PALEMON.

Il me vient eune idée.

BASILE.

Vous intéresseriez-vous à nous ?

COLETTE.

Ah ! M. Palémon.

PALEMON.

M'z'enfans, faut être sensible au malheur ; mais n' faut pas s'y laisser aller. Y a toujoux queuques moyens de s'en tirer. Comme dit le proverbe, y a du remede à tout.

BASILE.

Excepté à la mort.

PALEMON.

Encore eune vie honnête la rend-elle moins douloureuse... Ah ! ça, voyons. Mme Thibaut ne veut pus te donner Colette, parce que tu n'as pas la ferme du château ?

COLETTE.

Oui, c'eſt pour ça. A'vient de me le dire.

PALÉMON.

Eh ben ! ſi nous l'avions ſte ferme? heim !

BASILE.

Ça n'eſt guere poſſibe.

PALÉMON.

Oh ! guere poſſibe ! M'z'amis, je ſuis vieux, & ce n'eſt pas pour rien. Je ſais plus d'un tour... Je ris de ſt'invention qui vient de me venir... Il y donnera... (*Ce qui ſuit, eſt un à parte, ſans en être un. Palémon s'avance un peu plus ſur l'avant-ſcene, & s'adreſſe ces réflexions à lui même ; mais il eſt entendu par Baſile & Colette, qui l'écoutent attentivement*). Mais, avec tout ça, je vas le tromper, moi, ſt'homme, le... Le tromper ? Non: je vas l'empêcher de faire eune ſottiſe... Oui, bon pour la femme ; mais la ferme ?...

ferme ?... Eh ben ! la ferme ? Par queu beau moyen l'a-t-il eue ?... Je ne sis pas son juge ... Non : mais je sis, & je dois être le protecteur de ces enfans. Allons, allons ; la ferme sera mieux cultivée par Basile ; Monseigneur y gagnera. La femme n'aura pas un mari comme si de rien n'étoit, &, à l'œuvre, on connoîtra l'ouvrier... Oui, oui, tout ça est juste ; il faut...

Basile, *l'interrompant.*

Quoi, M. Palémon, vous croyez pouvoir...

Palémon.

Oui, ça me paroît presque sûr. D'abord Nicodeme est un imbécille.

Colette, *vivement.*

Oui, Monsieur.

Palémon, *continuant sa phrase.*

Qui me croit sorcier. Quand on

croit ça, on peut tout croire. Et pis c'eſt un vilain.

COLETTE, *vivement.*

Oh ! mon Dieu ! oui, Monſieur.

PALÉMON, *continuant ſa phraſe.*

Qui n'aime que l'argent. Sot & avare, v'là ce qu'il nous faut. Tiens, Baſile, v'là mon flageolet. Autrefois j'en jouois pas mal. Il m'a valu le cœur de pus d'eune bergere. Faut qu'aujourd'hui il te vaille, à toi, la main de Colette.

BASILE, *vivement.*

Comment ça ?

PALÉMON.

Ecoute : à la ville, il y a tout plein de gens, ce ne ſont pas les pus honnêtes, qui payont avec des paroles. Nous, faiſons accroire à Nicodeme que, moyennant ce flageolet, on paie avec des ſons. Qu'on va cheux un marchand, par exemple, qu'on li prend

ſa marchandiſe, qu'on li joue un petit air, qu'il ſe trouve ben payé, & qu'il vous remercie.

BASILE.

Diable ! ça ſeroit pis qu'un tréſor, ça.

PALÉMON.

Auſſi Nicodeme voudra-t-il à toutes forces avoir le flageolet. Et toi...

BASILE.

Oh ! je devine ; mais ſavoir s'il croira ça. C'eſt un peu dur à digérer.

PALÉMON.

En y en donnant des preuves ?

BASILE.

Par queu moyen ?

PALÉMON.

C'eſt très-aiſé. Pour ça, il ne te faut qu'un peu d'argent.

BASILE.

En ce cas-là, c'est impossible; car je me porte ben. M. l'intendant m'a mis à sec.

COLETTE.

J'en ai, moi, Basile. Y a deux jours que je n'ai compté avec ma mere. (*Fouillant à sa poche*). Tiens.

PALÉMON.

Gardez, gardez, Colette. Vous ne pouvez pas toucher à ça. A qui seriez-vous fidelle, si vous ne l'étiez pas à vot' mere? Moi, Basile, je vas te prêter ce qu'il te faut. Si tu réussis, tu me le rendras. Si tu ne réussis pas, eh ben! j'aurai voulu t'obliger; ça ne sera pas de l'argent perdu.

BASILE.

M. Palémon, je ne sais comment...

PALÉMON.

Tu me remercieras dimanche. D'a:

bord, vois ſi M. Gigot eſt chez lui, & amene-le ici.

BASILE.

M. Gigot ?

PALÉMON.

Oui.

(*Baſile entre dans le cabaret de Gigot*).

SCENE XIV.

PALÉMON, COLETTE.

COLETTE.

Vous croyez donc que ça réuſſira ?

PALÉMON.

Mais oui, m'nenfant. Nicodeme donnera dans ce panneau-là, c'eſt ſûr.

COLETTE.

Que je ſerai contente ! Voyez voir

un peu à quoi pense ma mere ! Qu'est que je ferois avec ce M. Nicodeme ?

PALÉMON, *avec malice & gaieté.*

Eh ! eh ! petite coquine, vous savez donc ben ce que vous ferez avec Basile ?

COLETTE, *ingénument.*

Comme vous riez, en me disant ça !

PALÉMON.

Dame ! m'n' enfant, faut ben rire, quand on parle du plaisir.

COLETTE.

Je ne le connois pas encore ; mais je me doute ben qu'avec M. Nicodeme je ne deviendrois pas pus savante.



SCENE XV.

PALÉMON, COLETTE, BASILE, M. GIGOT.

Basile, *entrant & suivi de M. Gigot.*

Mr. Palémon, v'là M. Gigot que je vous présente.

GIGOT.

Oui, Monsieur, M. Gigot, marchand de vin traiteur, pour vous obéir. Je ne suis établi ici que depuis deux jours; mais quand vous me connoîtrez, vous serez contens.

PALÉMON.

Ma foi! pour que je le soyons, M. Gigot, donnez-nous du vin, & n'y mettez pas d'eau.

GIGOT.

Oh! Monsieur, je ne suis pas de

ces gens qu'ont de la marchandise fausse comme un jetton. Mon vin est la probité même. Je sais ben qu'il y en a qui baptisent ; d'autres qui mettent un tas de choses , & qui vous servent un vin de pieces & de morceaux. Vous ne trouverez pas de ça chez moi ! quoique je vienne de Paris.

PALÉMON.

Tant mieux pour vous ! On n'attrape pas le paysan comme le bourgeois. Ah ! ça , M. Gigot , on veut déjeûner cheux vous ; deux personnes. Faut les ben traiter.

GIGOT.

Tout ce qu'il vous plaîra , Monsieur...

BASILE, *l'interrompant.*

Oh ! il ne nous en faut pas tant.

PALÉMON.

J'allons voir. (*A Basile*) Faut pour-

tant un peu le pouſſer, t'entends ben...: Y a eune petite difficulté, M. Gigot. C'eſt qu'on veut vous payer d'avance.

CIGOT.

Monſieur, nous n'aurons pas de bruit pour ça.

PALÉMON.

Et quand le déjeûner ſera fini, il faut que vous...

SCENE XVI.

Les Mêmes, COURTAUT, *portant du drap ſur ſon bras.*

Courtaut, entré un peu précédemment; après avoir regardé ça & là interrompt Palémon.

COURTAUT, *ôtant ſon chapeau.*

Meſſieurs, M. Gigot, s'il vous plaît?

COURTAUT.

Avec plaisir.

GIGOT.

Messieurs, c'est un de mes amis, que je connois, un marchand de draps.

PALÉMON.

De draps ?

COURTAUT.

Oui, Monsieur ; à vot' service.

PALÉMON, *prenant Basile & Colette en particulier.*

Si au déjeûner j'ajoutions un habit pour Nicodeme ?

BASILE.

Ah ! M. Palémon, queu dépense !

PALÉMON.

Mais c'est un moyen de pus pour réussir. Allons, allons, n'ayons rien

à nous reprocher. (*A Courtaut*). Ce drap-là eſt-il à vendre ?

COURTAUT.

Oui ; il me reſte de ma fourniture du château.

PALÉMON.

Eh ben ! Monſieur ...

COLETTE, *interrompant Palémon.*

V'là ma mere & M. Nicodeme !

PALÉMON.

Sauvons-nous. Faut pas qu'ils nous voyont. Rentrez chez vous, Colette. Venez cheux moi, Meſſieurs, venez vîte, venez ; je m'en vais vous dire de quoi il retourne.

COURTAUT, *à Gigot.*

Qu'eſt' que ça veut donc dire, M. Gigot ?

GIGOT, *à Courtaut.*

Ne craignez rien, allez, c'eſt bon; ça paye d'avance.

Les hommes entrent précipitamment chez Palémon, & Colette ſe retire chez elle.

SCENE XVII.

NICODÈME, Mme. THIBAUT.

NICODEME, *entrant avec Mme. Thibaut.*

En vérité, Mme. Thibaut, faut que j'aye le cœur ben ſenſible à l'envers de vot' fille, pour en paſſer par-tout ça, deà!

Mme. THIBAUT.

Ça doit être comme ça. Vous faites de grands avantages à Colette, c'eſt vrai; mais quand on aime ſa femme, on ne ſauroit li faire trop de bien. Et

pis vous êtes on ne peut pas pus mortel. S'il vous arrive malheur, par quel endroit qu'a' se souviendra qu'ous avez été son mari, si ce n'est par vot' bien.

NICODEME.

J'espere ben y en laisser encore d'autres preuves.

Mme. THIBAUT.

Oh ! ne parlons pas de ça. Ça n'en vaut pas la peine. Ah ! ça, v'là le contrat arrangé. Faut décider Colette à aller le signer avec nous ; c'est mon affaire. Vous, pensez à la nôce ; ça vous regarde.

NICODEME.

Mais, si je disois un petit bon jour à ma future ?

Mme. THIBAUT.

Volontiers, entrez.

Basile qui guette l'instant où ils rentront, sort de chez Palémon, si-tôt

que Mme. Thibaut est chez elle avec Nicodeme.

SCENE XVIII.

BASILE, *seul, à la Cantonade.*

Gn'y a pus personne. Vous pouvez sortir.

Gigot & Courtaut sortent de chez Palémon.

SCENE XIX.

BASILE, GIGOT, COURTAUT.

GIGOT, *sortant.*

Ainsi, Monsieur, nous allons vous attendre.

COURTAUT.

Soyez sûr que nous suivrons vos intentions aussi ben que vous venez de nous payer.

BASILE.

Bon !

GIGOT.

Vous, M. Courtaut, en attendant; j'ai quelques bouteilles de vin du côté des fagots ; venez, nous allons leur parler.

COURTAUT, *à Basile.*

Au revoir, Monsieur.

Gigot entre chez lui avec Courtaut.

SCENE XX.

BASILE, *seul.*

V'la qu'est bon. Ils savont tous deux ce qu'ils ont à faire ; ils ignoront pourquoi ; c'est ce qu'il faut... Queu bonheur si ça réussit ! Ste pauvre Colette, à qui j'ai donné tant de bouquets, que j'ai parée de tant de rubans ! hélas ! li faire des petits présens, les voir ben reçus, v'là tout mon bonheur... En pouvois-je avoir d'autre ? Colette m'étoit chere... Et puis.... j'espérois... Et ç'auroit été en vain. Nicodeme auroit, là, tout de suite, ce que j'ai tant respecté, moi... Oh ! non. J'y vas mettre bon ordre. M. Palémon m'a ben fait ma leçon, & faut absolument que.. J'entends queuque-z'un... C'est de cheux Mme. Thibaut... On va sortir... C'est Nicodeme... Cachons-nous sous ces arbres...

Basile se cache pour un instant.

SCENE XXI.

BASILE, NICODEME.

NICODEME, *sans voir Basile.*

Queu petit loup que ſte petite Colette ! On a de la peine à l'apprivoiſer... Oh ! ſa mere en viendra à bout, & pis quand je ſerai ſon mari, faudra ben qu'a' ſoye ma femme... Faut penſer à la nôce à préſent. On n'en finit pas quand on épouſe... V'là un cabaret nouveau. S'il n'étoit pas cher... Entrons-y. Auſſi ben j'ai couru comme le diable : un verre de vin me fera bien. (*Il fait quelques pas pour aller au cabaret*).

BASILE (*à part*).

Bon ! il vient lui-même au piege.

NICODEME, *s'arrêtant , ſans voir Baſile.*

Si je priois Mme. Thibaut de venir ſe raffraîchir ?... Ah ! ah ! ça me coûteroit encore queuques ſous. J'en dépenſe déjà aſſez. (*Il va au cabaret. Baſile va à ſa rencontre*).

BASILE.

Eh ! comment ſe porte M. Nicodeme ?

NICODEME, *fâché de la rencontre.*

Ah ! ah ! c'eſt M. Baſile.

BASILE.

Monſieur !... Vous ne m'avez jamais appellé comme ça ?

NICODEME, *d'un ton ſec.*

Dame ! quand on eſt brouillé , on eſt poli.

BASILE.

Et pourquoi que je ſerions brouillés ?

NICODEME.

Je ne le suis pas, moi ; mais vous, je conçois que...

BASILE.

Bah ! Est' qu'on se fâche donc comme ça ? Je voulions tous les deux avoir la ferme. A' vous est tumbée ; tant mieux pour vous. Je voulions tous les deux avoir la femme. A' vous est hoc ; tant pis pour moi !

NICODEME.

Quoi ! tu prends ton parti comme ça ?

BASILE.

Pardine ! le faut ben. Pas de rancune, moi. Tenez, vous alliez au cabaret ; c'étoit pas pour enfiler des perles. Par ainsi j'allons déjeûner, & je régale... La maison ? (*On repond du cabaret*).

NICODEME (*à part*).

Queu bon cœur pas moins que ce garçon !

BASILE.

Vous m'avez toujoux aimé. Je ferois fâché qu'ous ayez un velin contre moi. S'il vous reſte queuque choſe ſu'le cœur, le petit coup va laver ça... Eh ben! ils ne viennent pas.

SCENE XXII.

Les Précédens, GIGOT.

GIGOT, *entrant.*

Qu'eſt' qu'il revient à ces Meſſieurs?

BASILE.

Je voulons déjeûner, Monſieur. Queuqu'ous avez?

GIGOT.

Ben des choſes, Meſſieurs. Têtes de veau, comme au Puits-certain;

rognons qui valent ceux de la Buvette ; langues de mouton, comme au veau qui tette ; pieds à la Saint-Ménehoult, qui dégotent ceux de Jaquot ; chapons au gros sel, qui...

NICODEME.

Queu litanie !

BASILE.

Dites vot' goût, M. Nicodeme.

NICODEME.

Moi ! Tout ce que tu voudras.

GIGOT.

Si vous voulez vous fier à moi, je m'en vas vous donner ce que j'ai de meilleur.

BASILE.

Eh ben, bon ! Faites. Sur-tout de bon vin.

GIGOT.

Vous ferez contens.

BASILE.

Faites-nous déjeûner, là tout bonnement.

GIGOT.

Comme vous voudrez.

(*Il rentre chez lui*).

SCENE XXIII.

BASILE, NICODEME.

NICODEME.

Mais t'y vas comme un prince, toi, Basile. Falloit faire prix, au moins.

BASILE.

Oh! pardine! un louis de pus ou

de moins, qu'eſt' que ça me fait à moi ?

SCENE XXIV.

Les Précédens, GIGOT.

Pendant cette ſcene, Gigot apporte ſucceſſivement tout ce qu'il faut pour le déjeûner.

GIGOT, *entrant & portant la table.*

Meſſieurs, vous voyez que vous n'attendrez pas long-tems... Là ?

BASILE, *allant poſer la table avec Gigot.*

Oui, là, bon !

NICODEME (*à part*).

Qu'eſt' que c'eſt donc que ſte magnificence-là ? Hier il n'avoit pus le ſou.

BASILE

BASILE, *revenant à Nicodeme.*

Allons, Monſieur Nicodeme, de la joie.

NICODEME.

Comme te v'là en train, donc?

BASILE.

Oh! moi, j'ai banni le chagrin pour toujoux.

NICODEME.

T'as ben fait; c'eſt trop chagrinant.

BASILE.

Comme le bonheur nous vient pourtant, ſans que i'y penſions!

NICODEME, *d'un air embarraſſé à répondre.*

Oui, queuques fois. Ste. ferme, par exemple, moi, je n'y comptois pas.

BASILE.

Ah ! c'eſt un fier morceau qu'ous avez là.

GIGOT, *ayant fini de ſervir, & ſe retirant chez lui.*

Ces Meſſieurs ſont ſervis.

SCENE XXV.

BASILE, NICODEME.

BASILE.

Fort ben... Allons, papa, boutez-vous-là.

NICODEME.

Pardine ! mon ami, ta politeſſe me confuſionne. Je...

BASILE, *verſant à boire.*

Moquez, M. Nicodeme. Je ſis charmé d'ous avoir rencontré, moi. Voyez donc ! J'allions nous bouder ſans le ſavoir. Buvons, ça vaut mieux.

NICODEME.

A ta ſanté !

BASILE.

A la ſanté de Colette... Vous allez avoir là eune ben jolie petite femme, Heim !

NICODEME.

Oui, ça va réchauffer mes vieux jours.

BASILE.

Eh ! vous avez raiſon ; car franchement la jeuneſſe croit que tout y eſt dû : mais c'eſt en hiver que j'avons beſoin de feu.

NICODEME.

C'eſt ſûr. Ils diſent tous : Nicodeme ! voyez donc ! li faut eune jeune femme. Et pourquoi pas ?

BASILE.

Sans doute. Et pis que sait-on ce qu'ous savez ?

NICODEME.

C'est tout simpe. Palémon qu'est comme les autres, dit aussi que Colette pour moi à présent, c'est de la moutarde après dîner.

BASILE.

Dame ! chacun dit comme il l'entend. Mais c'est un ben honnête homme que ce M. Palémon. Buvons à sa santé.

NICODEME.

De tout mon cœur. J'y en veux pas, moi. Ce matin pourtant il m'a refusé un petit service ; mais je dis...

BASILE.

Il m'en a rendu un ben grand, à moi. Je le regarde comme mon pere. Que c'est heureux, ces bergers, d'avoir comme ça des secrets !

NICODEME.

Sur-tout ; car on dit qu'il en a de beaux.

BASILE, *versant à boire.*

Monsieur ? c'est le pus grand sorcier que j'ayons jamais eu. Il fait des choses ... Oh ! si je vous disois ! ... Enfin ; suffit ; buvons. (*Ils boivent*). Tenez, hier, quand on vous a adjugé la ferme, j'étois ben triste. Ah ! ça m'a piqué, je l'avoue. Et je ne dis pas que je n'y tiens pas encore ; mais faut se consoler de tout. Eh ben ! Palémon est venu me trouver. Il est bon comme le bon pain, st'homme. Ça y a fait de la peine.

NICODEME.

Oui, il me l'a dit.

BASILE.

Eh ben ! il m'a ben dédommagé de ça. Tenez, mon cher M. Nicodeme,

tel qu'ous me voyez, à présent je ne crains pus la misère.

NICODEME.

Tant mieux ! mon garçon.

BASILE, *versant à boire.*

Je vous conterai ça. Buvons.

NICODEME.

Ma foi ! v'là le dernier coup. C'est fait, moi.

BASILE.

Quoi ! déjà déjeûné ?

NICODEME.

Oui, mon ami ; ben sensibe à ton amiquié. Et pis j'ai affaire.

BASILE.

Ah ! je crois ben. La nôce, sans doute ? Et pis ce cœur qui veut voler auprè de ce qu'il aime... (*Il appelle*). M. Gigot !

GIGOT, *sans être vu.*

On y va.

BASILE.

La carte.

GIGOT, *sans être vu.*

Je suis à vous.

NICODEME.

Avec tout ça, Basile, je fis fâché de ste dépense-là ... Si tu veux ...

BASILE.

Laissez, laissez donc. Bagatelle.

SCENE XXVI.

Les Précédens, GIGOT.

GIGOT.

Monſieur, voici une carte écrite & calculée par la conſcience.

BASILE.

J'en ſis perſuadé, Monſieur... Douze francs.

NICODEME.

Oh ! c'eſt trop cher, ça, Baſile.

GIGOT.

Je vous aſſure que . . .

BASILE, *tirant un flageolet de ſa poche.*

Et quand ça ſeroit, bah ! pour ſi peu de choſe ! Faut vous payer, Monſieur. (*Baſile joue de ſon flageolet*).

Gigot, *ôtant son bonnet & saluant très-profondément.*

Monsieur, j'ai l'honneur de vous remercier. Ben charmé d'avoir eu votre pratique. J'espere que vous me ferez l'avantage de revenir.

Basile.

Avec plaisir, M. Gigot.

Gigot.

Je suis ben vot' serviteur.

Gigot se retire & emporte la table. Nicodeme est dans le plus grand étonnement.



SCENE XXVII.

BASILE, NICODEME.

BASILE.

Allons, que je ne vous retienne pas, M. Nicodeme.

NICODEME.

Oh ! je ne fis pas pressé ... Mais, qu'est que ça veut donc dire, ça ?

BASILE.

Eh ben ! quoi ? J'ai très ben payé st'homme, & il me remercie.

NICODEME.

Tu n'as pas tiré d'argent de ta poche ?

BASILE.

Je le crois ben ; je n'ai pas le sou;

C'eſt ce flageolet - là. (*D'un air de myſtere*) C'eſt un taliſman.

NICODEME.

Comment! ce flageolet, eſt un taliſman?

BASILE.

Oui; c'eſt ce que je vous diſois. C'eſt le préſent que m'a fait M. Palémon. Je vas par tout J'ai beau manger, boire, acheter, faire de la dépenſe. Avec mon flageolet, je m'en moque.

NICODEME.

Ça n'eſt pas poſſible!

BASILE.

Dame! vous venez de le voir.

NICODEME.

Mais, mon ami; mais c'eſt donc un tréſor, ça.

BASILE.

Sans doute... Tenez, faut que vous en profitiez. Vous allez vous marier; faut que je vous fasse un petit cadeau. Vous ne me refuserez pas, pour ce que ça me coûte.... (*Il appelle*). M. Gigot.

NICODEME.

Les bras me tumbent... Non, je ne rêve pas.

SCENE XXVIII.

Les Précédens, GIGOT.

GIGOT, *entrant*.

Monsieur?

BASILE.

Vous ne connoîtriez pas aux envi-

rons un marchand de... N'importe la marchandise... de queuque chose ?

GIGOT.

Ma foi ! Monsieur, je ne connois encore personne ici ; mais le marchand de draps du château est chez moi.

NICODEME.

C'est vrai, je l'ai vu aujourd'hui dans le village.

BASILE.

Un marchand de draps... Eh ben: c'est égal... Faites-le venir.

GIGOT.

Avec plaisir.

(Gigot sort).

SCENE XXIX.

BASILE, NICODEME.

BASILE.

Un habit de nôces, heim ! C'eſt-il joli, ça ? Colette vous verra brave. L'amour aime un peu qu'on ſe pare.

NICODEME.

Je my perds, moi !

SCENE XXX.

Les Précédens, COURTAUT.

COURTAUT, *entrant.*

Qu'y a-t-il pour vot' ſervice, Meſſieurs ?

BASILE.

Je voudrions avoir du drap.

COURTAUT, *s'adressant à Basile.*

Je suis fâché de ne pas pouvoir vous donner à choisir; mais celui-ci est superbe. Le Seigneur de vot' château vient d'en prendre Il m'en reste cinq aunes. Ça seroit votre affaire.

BASILE.

Ce n'est pas pour moi, c'est pour Monsieur... C'est-il de votre goût, M. Nicodeme?

NICODEME.

Parguenne! faudroit que je soye ben difficile, pisque monseigneur..

BASILE.

Eh ben! prenez.

NICODEME.

En vérité, je n'ose pas, moi.

BASILE.

Allons donc, j'aime ben ça.

COURTAUT, *donnant le drap à Nicodeme.*

Monſieur, cinq aunes à ving francs, ça fait cent francs tout juſte.

BASILE, *tirant le flageolet de ſa poche.*

Monſieur, les voici.

(*Il joue de ſon flageolet*).

COURTAUT.

Bien obligé, Monſieur. Si nous avions toujours des chalands comme vous, quelle belle choſe que ça ſerôit, le commerce! Nous ne ſerions pas ruinés, comme nous le ſommes, par les crédits. J'ai bien l'honneur de vous ſaluer.

NICODEME.

Vot' farviteur, Monfieur.

(*Courtaut fort*).

SCENE XXXI.

BASILE, NICODEME.

NICODEME.

Mais Bafile, fens-tu ben tout ton bonheur ?... Ah mon ami, queu richeffe !... (*A part lui*). Ça n'arrive qu'aux autres, ces chofes-là.

BASILE.

Oui, plaignez-vous. Eune jolie femme, eune bonne ferme !

NICODEME.

Pardine ! v'là grand chofe ! Eune-

journée de ton flageolet vaut mieux que tout ça.

BASILE.

Ah ! c'est vrai que... ;

NICODEME.

Si tu voulois me le prêter.

BASILE.

Ça ne se prête pas, ces choses-là, parce que ça ne se rend pas.

NICODEME.

Oh ! je te le rendrois... Ça !

BASILE.

Bah ! je ne me fie pus à vous. Mon flageolet iroit avec la ferme & ma maîtresse que vous m'avez soufflées.

NICODEME.

Pourquoi penser ça de moi. Je te donnerai des gages, si tu veux.

BASILE.

Queux gages ?

NICODEME.

Tiens, je l'ai ſu' moi ; le bail de ma ferme.

BASILE.

Beau gage ! le bail eſt à votre nom. Qu'eſt' que j'en ferois ? Et pis, non ; vous entendez ben, moi...

NICODEME.

Je t'en prie, rends-moi ce ſervice-là. Un jour, ça ne l'uſera pas, ton inſtrument.

BASILE.

Queu diable ! vous en avez ben envie ?

NICODEME.

Tiens, je te donnerai tout ce que j'ai, mes biens, ma ferme.

BASILE.

Vot' ferme ?

NICODEME.

Oui.

BASILE.

Vous êtes un bon garçon. Je voudrois ben vous obliger ; mais c'eſt que... Eh ben ! fons un marché. Donnez-moi la ferme, je vous donne mon flageolet, & vous me ferez un écrit comme par lequel vous me le prêterez quand j'en aurai beſoin.

NICODEME.

Tope.

BASILE.

Non, j'ai fait là un marché de dupe.

NICODEME.

Pourquoi donc ? tu l'auras toujoux à ta diſpoſition.

BASILE.

Oh ! rien de moins ſûr.

NICODEME.

Je m'en vais te le figner.

(*Palémon paroît à sa porte*).

BASILE.

Eh ben allons, voyons, entrons au cabaret ; fons ça tout de suite.

NICODEME.

Tout de suite.

(*Ils entrent tous les deux au cabaret*).

SCENE XXXII.

PALÉMON, *seul*.

Eh ! v'là Nicodeme où je voulois ; gnya pas grand mal. Faut que les sots soyont dupes à leur tour. Y a assez long-tems qu'ils vivont aux dépens des gens d'esprit. Basile va aller chez l'in-

tendant faire approuver ça. Mme. Thibaut, dès qu'a' sera instruite, pus de difficulté. Moi, je m'en vais conter l'histoire dans le village. Toutes ces jeunes filles qui prenoient le cœur de Colette par leux leurs, vont me sauter au cou. A' m'embrasseront, ça me fera plaisir.

(*Il sort. Nicodeme & Basile rentrent en même tems*).

SCENE XXXIII.

BASILE, NICODEME.

BASILE, *sortant avec deux papiers à la main.*

V'la qu'est bon comme ça. Vous me prêterez le flageolet; v'là vot' promesse. La ferme est à moi, c'est clair. Le flageolet est dans vot' poche.

NICODEME, *gaiement, portant sa main sur la poche où est le flageolet.*

Oh! tout est en regle.

BASILE, *se retirant & riant avec éclat.*

Allons, que je ne vous gêne pas, M. Nicodeme; allez à vos affaires... Je vais faire les miennes... Ah! ah! ah!

NICODEME, *riant encore plus fort.*

Au revoir, mon ami; au revoir... Hé! hé! hé!...

BASILE, *prenant la main de Nicodeme.*

Adieu, M. Nicodeme; ah! ah! ah!...

NICODEME, *riant toujours.*

Adieu, adieu... Hé! hé! hé!...

BASILE, *en sortant.*

Ah! ah! ah! Rira bien qui rira le dernier.

SCENE XXXIV.

NICODEME, *seul, riant de tout son cœur.*

Hé! hé! hé!... O! l'imbécile..: Me donner ce flageolet pour, pour rien; car j'appelle ça rien... Pauvre Basile, va, t'es bien bête, mon ami. (*Il considere le flageolet & l'admire*). Si Paris étoit à vendre, il feroit bientôt à moi... Oh! Mame Thibaut, quand a'va savoir ça, comme a'va t'être charmée d'm'avoir pour gendre!... Faut que je li fasse un cadeau, à ste femme... Oui, ça li fera plaisir... (*Il appelle*). M. Gigot.



SCENE XXXV.

NICODEME, GIGOT.

GIGOT, *entrant.*

Monsieur, qu'y a-t-il pour votre service ?

NICODEME, *montrant la maison de Mme. Thibaut.*

Vous voyez bien ste maison-là ?

GIGOT.

Oui, Monsieur.

NICODEME.

Eh ben, portez-y... cinquante bouteilles de vin.

GIGOT.

Duquel ?

NICODEME.

Du pus cher. Je vas vous payer tout de ſuite. Je reſte-là.

GIGOT.

Dans la minute, Monſieur.

NICODEME.

Vous direz que c'eſt de ma part.

GIGOT.

Votre nom ?

NICODEME.

M. Nicodeme.

GIGOT.

M. Nigaud... d'même. C'eſt bon. (*A part en s'en allant*). Diable ! mais ça commence à n'aller pas mal.

(*Gigot rentre chez lui*).

SCENE XXXVI.

NICODEME, *seul.*

Ce vin-là remettra p't-être le cœur à Mamzelle Colette en ma faveur... Oh ! queu plaisir... Par exemple, je vas faire une belle nôce... Oh ! ça, je m'en vante. J'inviterai M. le Bailli ; oui, M. le Bailli. Et pis le valet-de-chambre d'Monseigneur aussi, faudra qu'il nous fasse st'honneur-là.

Gigot passe avec un panier de vin ; de chez lui chez Mme. Thibaut.

GIGOT, *frappant à la porte de Mme. Thibaut.*

Madame, j'ai à vous remettre cinquante bouteilles de vin de Bourgogne. En v'là déjà vingt-cinq.

Mme. THIBAUT.

Vous vous trompez, Monsieur; c'est pas ici.

GIGOT.

Si fait, Madame; c'est de la part de M. Nigaud, Ni, Ni...

Mme. THIBAUT.

Nicodeme.

GIGOT.

Oui.

Mme. THIBAUT.

Ah! c'est différent.

GIGOT, *entrant chez Mme. Thibaut.*

Tenez, il est là.

(*Gigot repasse de chez Mme. Thibaut chez lui*).

(*Mme. Thibaut sort de chez elle*).

Pendant cette interlocution à la porte de Mme. Thibaut, Nicodeme a fait des lazzi d'une gaieté & d'une malice gauches.

SCENE XXXVII.

NICODEME, Mme. THIBAUT.

Mme. THIBAUT.

Vous m'envoyez déjà le vin de la nôce ?

NICODEME.

Non, Mame Thibaut ; c'eſt ben pour vous.

Mme. THIBAUT.

Quoi ! un preſent ?

NICODEME.

Madame, il n'eſt pas digne de vot' petit merite ; mais ...

Mme. THIBAUT.

Grand marci, M. Nicodeme ! C'eſt ben galant de vot' part.

NICODEME.

Ah ! certainement je... Hé !...

Mme. THIBAUT.

V'là l'amour. Qu'un homme ſe prenne pour eune femme, bentôt il n'eſt pus le même. Pour plaire, il ſe met à l'uniſſon de ce qu'il aime. Colette vous a un cœur de reine ; v'là M. Nicodeme généreux. Eune maîtreſſe, rien de mieux pour ben faire un homme. Autrefois vous n'auriez pas fait de ces cadeaux-là.

Gigot ſort de chez lui avec le ſecond panier de vin, & paſſe chez Mme. Thibaut.

NICODEME.

Ah ! dame, auſſi je n'étois pas...

Mme. THIBAUT.

Oui, je conviens que cette ferme du château...

NICODEME.

Bah ! la ferme, c'eſt ben ça qui... Allez, j'ai aut' choſe qui la vaut au centuple.

Mme. THIBAUT.

Quoi donc ?

NICODEME.

Vous allez voir ; vous m'aimerez encore ben pus mieux.

SCENE XXXVIII.

Les Précédens, GIGOT.

GIGOT, *ſortant de chez Mme. Thibaut.*

Monſieur, vingt-cinq & vingt-cinq, ça fait cinquante ; à un écu, c'eſt ...

NICODEME, *l'interrompant.*

Cinquante écus.

Mme. THIBAUT.

Est-ce que vous êtes fou donc ; vous ?

NICODEME.

Allons donc, prenez pas garde à si peu de chose... Cinquante écus, vous dites ?

GIGOT.

Oui, Monsieur.

NICODEME.

Je vas vous payer ... (*Nicodeme joue du flageolet, Gigot le regarde froidement*).

(*A Mme. Thibaut, en riant*).

Hé ! hé ! hé ! Ça vous paroît incroyable, ça.

Mme. THIBAUT.

Quoi !

NICODEME, *toujours riant.*

C'eſt que v'la Monſieur payé, hé ! hé ! hé !

GIGOT.

Payé ? Vous ne m'avez pas donné d'argent.

NICODEME.

De l'argent. Pas ſi bête.

GIGOT.

Faut pourtant...

NICODEME.

Eſt-ce qu'ous n'avez pas entendu donc ?...

(*Il joue encore du flageolet*).

GIGOT.

Eh ben ! vous en jouez fort ben ; mais...

Mme. THIBAUT.

Ne vous moquez donc pas de ſt'homme;

NICODEME.

Pas du tout, Mame Thibaut. Comment, Monsieur, v'là deux fois que je vous paye, & vous avez l'air de...

GIGOT.

Ah! ça, Monsieur, pas de plaisanterie; ça m'ennuie, moi. Je vous ai donné mon vin; donnez-m'en l'argent.

NICODEME, *qui commence à se troubler.*

Mais, Monsieur, mais... & tout-à-l'heure...

GIGOT.

Comment, tout-à-l'heure?

NICODEME.

Oui, Basile, avec qui j'ai déjeûné, là...

GIGOT.

Ah! ce Monsieur, oui, qui a voulu s'amuser: je ne sais pas pourquoi; mais le marchand de drap & moi, il nous avoit payés d'avance.

NICODEME, *troublé.*

D'avance !

GIGOT, *montrant la maison de Palémon.*

Oui, là, chez ce Monsieur qui demeure là.

NICODEME, *criant & courant.*

Ah ! je suis perdu. Au meurtre ! à l'assassin !

SCENE XXXIX.

Les précédens, COLETTE.

COLETTE, *sortant de chez elle.*

Quoi que c'est donc ? qu'est' qu'y a ?

NICODEME, *se jettant sur la coulisse.*

Ah ! le fripon ! je suis ruiné. J'y ai donné ma ferme.

Mme. THIBAUT.

Sa ferme !

COLETTE, *gaiement & vivement.*

Oh ! ça a réussi Ma mere, c'est un tour de Basile. Il m'aimoit tant, que...

SCENE XL.

Les Précédens, BASILE.

BASILE, *entrant & parlant haut & d'un air triomphant.*

Monseigneur li même a eu la bonté de signer dessus... Ah Mame. Thibaut, v'là ce Basile à qui vous avez si souvent promis Colette. Le v'là l'fermier du château.

Mme. THIBAUT.

J'en sis ravie, m'n'enfant. Colette est à toi.

(*Basile baise la main de Colette avec transport*).

SCENE XLI & *derniere.*

Les Précédens, VILLAGEOIS, VILLAGEOISES, PALÉMON.

PALÉMON, *entrant avec tout le Ballet, & criant.*

Eh ben ! Nicodeme épouse-t-il toujours Colette ?

Mme. THIBAUT, *criant.*

Non.

TOUT LE BALLET, *criant.*

Tant mieux !

NICODEME.

Vous êtes tous des traîtres, des....

Je vois ben d'où le coup part... (*A Palémon*). Vieux sorcier !

PALÉMON.

Sorcier ? Oui, je le suis avec des sots comme vous Mais ne m'en voulez pas, Nicodeme. Vous m'aviez demandé un secret pour vous faire aimer de Colette ; j'y ai réussi. A présent qu'ous ne l'épousez pas, je sis sûr qu'a' ne vous haïs pus.

COLETTE, *gaiement.*

Oh ! mon Dieu, non.

NICODEME.

Belle chienne d'amiquié !

PALÉMON.

Ça vaut encore mieux que ce qu'alle auroit senti pour vous, si vous aviez été son homme. Croyez-moi, nous vous avons trompé, nous ; mais eune femme, quand le ménage va mal, a

encore ben pus de malice. Tenez, parmi les jeunes maris, y en a beaucoup; elles ont tort... Mais les vieux qui prennent des Colettes... c'eſt de droit, mon ami ; c'eſt de droit.

FIN.

JEANNETTE,

OU

LES BATTUS NE PAIENT PAS TOUJOURS L'AMENDE.

PROVERBE DRAMATIQUE.

ACTEURS.

M. MINUTTE, *Notaire.*

UN CLERC DE COMMISSAIRE.

Mme. DU HAZARD, *Revendeuse en Boutique.*

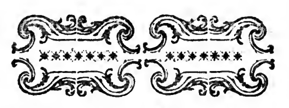
CADET, *Fils de Mme. du Hazard.*

JEANNETTE, *Servante de Mme. du Hazard.*

BABET, *Servante de M. Minutte.*

CARILLON, *Sonneur du Commissaire.*

La Scene est à Paris.



JEANNETTE.

PROVERBE DRAMATIQUE.

Le Théatre repréſente une Place publique. A droite, eſt la maiſon de Mme. du Hazard ; à gauche, celle de M. Minutte ; & dans le fond, celle du Commiſſaire.

L'action commence à huit heures du matin.

SCENE PREMIERE.

BABET, CARILLON.

On entend la ſonnette de Carillon. Auſſitôt Babet ſort d'un air empreſſé de ſa maiſon, un balai à la main, & ſe met en devoir de balayer le devant de ſa porte.

CARILLON.

Bon jour, Mamzelle Babet.

BABET.

Votre servante, M Carillon... Ah! mon Dieu! votre sonnette a le son clair aujourd'hui comme de l'eau de roche.

CARILLON.

Que vous avez l'œil fripon, Mamzelle Babet.

(*Il fait mine de vouloir l'embrasser*).

BABET, *le repoussant.*

Tout beau, M. Carillon. La peste! vous êtes guilleret de bien bon matin.

CARILLON.

C'est que je viens d'avaler deux petits coups de st'affaire, & à jeun, ça porte un peu à la tête.

BABET.

Et les jambes s'en ressentent.

CARILLON.

J'ai tant de peines.

BABET.

Oui, vous êtes bien à plaindre.

CARILLON.

Vraiment, ſi vous aviez comme moi une femme qui crie comme un diable, & ſix enfans qui mangent comme des ſatans, croyez-vous que ça ne donne pas bien du tintoin.

BABET.

Et vous noyez vos chagrins dans le vin ?

CARILLON.

Tenez, Mamzelle Babet, c'eſt qu'on n'a que ſt'ami-là dans le monde; &, comme vous ſavez, ou comme vous ne ſavez pas, rien n'abrége la vie comme le chagrin.

BABET.

Et vous avez envie de vivre longtems, à ce qu'il paroît,

CARILLON.

Eſt-ce que vous ne l'avez pas, cette envie-là, vous, Mamzelle Babet.

BABET.

Si-fait, vraiment... Mais quand vous rentrez chez vous comme ça un peu gris, eſt-ce que la bourgeoiſe ne fait pas le train ?

CARILLON.

Elle gronde comme un tonnerre; mais voyez-vous, Mamzelle Babet, pour faire taire une femme, il ne faut pas tant de mots; il ne faut que deux poings.

BABET.

Diable! vous avez l'air méchant; M. Carillon.

CARILLON.

Oh! dame, quand je ſuis en colere, je bats, je roſſe, j'aſſomme, je tue...

BABET.

Eh ! mon Dieu, vous mettez-vous souvent en colere ?

CARILLON.

Jamais.

BABET.

A la bonne heure.

CARILLON, *prenant la main de Babet.*

Ah ! Mamzelle Babet, si j'avois une petite femme comme vous.

BABET.

Eh bien !

CARILLON.

Comme je la caresserois...

BABET.

Comme le vin rend tendre !

CARILLON.

Non; le diable m'emporte, si je

ments. Vous êtes bien la plus jolie cuisiniere du quartier.

BABET.

Allons donc... Et Jeannette?

CARILLON.

Eh bien, Jeannette?

BABET.

C'est celle-là qu'est gentille!

CARILLON.

Où demeure-t-elle donc?

BABET.

Eh! là...

CARILLON.

Comment! là, chez la commere du Hazard?

BABET.

Dites donc Mme. du Hazard.

CARILLON.

CARILLON.

Mme. du Hazard ?

BABET.

Eh ! ſans doute. Eſt-ce que vous ne ſavez pas qu'elle eſt devenue groſſe dame, depuis qu'elle a placé ſon fils, M. Cadet, dans l'écriture ?

CARILLON.

Dans l'écriture ?

BABET.

Eh ! dans la bonne, encore. Il eſt ſaute-ruiſſeau chez mon maître. Dame ! ça f'ra un de ces jours un homme de plume, & ça volera, faudra voir... Ça nous éclabouſſera.

CARILLON.

Et ſa mere a pris une ſervante ?

BABET.

De dix écus, & qui eſt toute neu-

ve encore... Ah ! la v'là qui sort, je crois... Non, c'est Mme. du Hazard elle-même.

CARILLON.

Tant-pis... Adieu, Mamzelle Babet. (*Carillon s'en va en tintant sa sonnette*).

BABET.

Au revoir, M. Carillon.

SCENE II.

Mme. DU HAZARD, BABET.

Mme. Du HAZARD, *ouvrant sa boutique.*

Mon Dieu ! quel bruit désagréable fait cette maudite sonnette ! Ça vous arrache les oreilles.

BABET.

Que ne faites-vous mettre du fumier devant votre porte ?

Mme. Du HAZARD.

Ah ! bon jour, Babet.

BABET.

Bon jour, Mme. du Hazard.

Mme. Du HAZARD.

N'avez-vous pas vu ma servante ?

BABET.

Votre servante ?

Mme. Du HAZARD.

Jeannette.

BABET.

Non, Madame.

Mme. Du HAZARD.

Je ne sais pas à quoi s'amuse cette

petite ſotte-là. Il y a au moins une heure qu'elle eſt ſortie, & elle ne rentre pas.

BABET.

Vous l'avez envoyée en commiſſion ?

Mme. Du HASARD.

Sans doute ... Mais il y a deux heures qu'elle devroit être revenue. N'eſt-il pas cruel qu'une femme comme moi ſoit obligée d'ouvrir elle-même ſa boutique ?

BABET.

Vous avez eu cette peine-là ſi longtems !

Mme. Du HAZARD.

A la bonne heure ; mais quand on a des domeſtiques, c'eſt pour ſe faire ſervir ; & puis, autrefois c'étoit cadet, Mamzelle. Mais vous ſentez bien qu'à préſent qu'il eſt apprentif chez un notaire, il ne lui conviendroit pas...

BABET.

Certainement.

Mme. Du HAZARD.

A propos de ça, en êtes-vous contente de mon fils, Mamzelle Babet ?

BABET.

Très-contente.

Mme. Du HAZARD.

C'eſt un joli garçon vraiment, & qui ſe pouſſera.

BABET.

Il commence déjà.

Mme. Du HAZARD.

C'eſt étonnant combien il a d'eſprit.

BABET.

Il a de qui tenir.

Mme. Du HAZARD.

C'eſt qu'auſſi je lui ai donné une bien belle éducation. Il a toujours eu un maître d'écriture & d'ariſmétique.

Ecoutez donc, les enfans ne font que ce qu'on les fait.

BABET.

Vous avez bien raifon.

Mme. Du HAZARD.

Je vous le recommande, Mamzelle Babet.

BABET.

A moi ?

Mme. Du HAZARD.

Dame ! voyez-vous, fi vous vous apperceviez qu'il fe dérangeât, je vous prierois de m'en avertir.

BABET.

Il eft trop bien élevé.

Mme. Du HAZARD.

C'eft que vos Meffieurs ont l'air furieufement éveillés, & comme dit le Proverbe : Dis-moi qui tu hantes, je te dirai qui tu es.

BABET.

Allez, Mme. du Hazard, s'il ſe dérange, ce ne ſera pas chez nous.

Mme. Du HAZARD.

J'en ſuis ben perſuadée ; mais c'eſt une maniere de parler.

BABET.

A la bonne heure.

Mme. Du HAZARD.

Mais voyez donc ſi cette Jeannette revient ... Je n'ai jamais été ſi mal ſervie.

BABET.

Que depuis que vous ne vous ſervez plus vous-même.

Mme. Du HAZARD.

C'eſt bien vrai, ça.

BABET.

Elle eſt bien gentille au moins, Jeannette.

Mme. Du HAZARD.

Mais elle eſt d'une ſimplicité...

BABET.

Elle ſe dégourdira, Mme. du Hazard.

Mme. Du HAZARD.

Allez, Mamzelle Babet, je ſuis obligée tous les jours de faire la moitié de mon ouvrage moi-même.

BABET.

Avec du tems & de la patience; ça viendra; Paris n'a pas été fait en un jour Elle a l'air bien douce & de bonne volonté.

Mme. Du HAZARD.

C'eſt une brave fille; faut lui rendre juſtice. Ça n'a pas d'allures, & c'eſt un grand point.

BABET.

Tenez, la voilà.

SCENE III.

Mme. DU HAZARD, BABET, JEANNETTE.

Jeannette tenant sous son bras un panier de boucherie dans lequel est de la viande & des légumes.

Mme. Du HAZARD.

J'ai cru que tu n'arriverois pas d'aujourd'hui.

JEANNETTE.

Dame ! vous m'avez envoyée dans tant d'endroits, aussi.

Mme. Du HAZARD.

Tu raisonnes, je crois.

JEANNETTE.

Je n'ai pas perdu de tems . . .

Mme. DU HAZARD.

Paix... As-tu été à la boucherie?

JEANNETTE, *d'un ton triste.*

Oui, Madame... Mais il est bien désagréable, Monsieur votre boucher.

Mme. DU HAZARD.

Qu'est-ce qu'il t'a donc fait?

JEANNETTE.

Il ne m'a rien fait; mais c'est qu'il ne veut jamais me donner de réjouissance, tandis qu'il en donne à tout le monde.

Mme. DU HAZARD.

Eh bien! oui; tu n'as qu'à t'aviser d'en apporter, je t'en donnerai, moi, de la réjouissance.

BABET.

Eh! ma pauvre Jeannette, il faut bien te garder d'en prendre.

JEANNETTE.

Mais pourquoi donc ça ?

BABET.

C'eſt que c'eſt la plus mauvaiſe viande.

JEANNETTE.

Ah dame ! je n'en ſavois rien ; moi... De-là j'ai été chez M. votre peintre.

Mme. Du HAZARD.

Mon portrait avance-t-il ?

JEANNETTE.

Vous l'aurez demain.

Mme. Du HAZARD.

L'as-tu vu ?

JEANNETTE.

Sans doute.

Mme. Du Hazard.

Eh bien ! comment le trouves-tu?

Jeannette.

Oh ! c'eſt vous toute crachée. Il eſt ſi bien fait, ſi bien fait, qu'il m'a fait peur, & que ceux même qui ne vous auront jamais vue, vous reconnoîtront tout de ſuite.

Mme. Du Hazard.

Tant mieux.

Jeannette, *gaiement.*

Il eſt bien honnête lui, M. votre peintre.

Mme. Du Hazard.

Comment donc ça.

Jeannette.

Ah ! dame, c'eſt qu'il m'a promis...

Mme. Du Hazard.

Quoi ?

JEANNETTE.

Ça ne vous fâchera pas ?

Mme. Du HAZARD.

Eh non ! non... Eh bien ! il t'a promis...

JEANNETTE.

De me peindre dans un petit coin du tableau, de maniere que personne ne pourra me voir, mais que je pourrai entendre ce que diront tous ceux qui le verront.

Mme. Du HAZARD.

Comment ! tu ne vois pas qu'il s'est moqué de toi ?

JEANNETTE.

Oh ! que non, Madame. Il m'a trop bien examinée.

Mme. Du HAZARD.

Que tu es bête, ma pauvre Jeannette.

JEANNETTE.

Ce n'eſt pas ma faute.

Mme. Du HAZARD.

As-tu paſſé chez l'apothicaire ?

JEANNETTE.

Oui, Madame.

Mme. Du HAZARD.

Que t'a t il dit ?

JEANNETTE.

Il m'a dit de vous dire, que ſi vous ſentiez encore je ne ſais quelle douleur, vous n'aviez qu'à prendre de je ne ſais quelle herbe, que je préparerois je ne ſais comment, pour la mettre enſuite je ne ſais où, & que vous ſeriez guérie je ne ſais quand.

Mme. Du HAZARD.

Voilà qui eſt bien clair.

JEANNETTE.

Voilà vos ſouliers que j'ai été chercher chez le cordonnier ; il leur a donné un coup de forme, & il m'a dit qu'à préſent ils vous chaufferoient comme un gand.

Mme. Du HAZARD.

C'eſt bon ; monte tout cela là-haut. Tu mettras bien vîte le pot au feu, & puis...

JEANNETTE.

Tenez, j'allois tout juſtement l'oublier.

Mme. Du HAZARD.

Quoi ?

JEANNETTE.

Je viens de rencontrer le facteur qui m'a remis cette lettre pour vous...

Mme. Du Hazard.

Donne ... Je sais ce que c'est ...

Jeannette.

Ah ! Madame, ne la déchirez pas.

Mme. Du Hazard.

Pourquoi donc ?

Jeannette.

Donnez-la moi plutôt.

Mme. Du Hazard.

Qu'en veux-tu faire ?

Jeannette.

Dame ! je l'enverrai à ma mere ; qui m'a bien recommandé, en partant, de lui en envoyer de tems en tems.

Mme. Du Hazard.

Mais bête que tu es, cette lettre n'est pas écrite pour ta mere.

JEANNETTE.

Bah ! c'eſt égal, puiſqu'elle ne ſait pas lire...

Mme. Du HAZARD.

Tu as fait bien du bruit cette nuit.

JEANNETTE.

C'eſt que je me ſuis relevée.

Mme. Du HAZARD.

Et pourquoi faire ?

JEANNETTE.

Dame ! comme je dormois bien fort, j'ai entendu du monde dans la rue crier tout bas tant qu'il pouvoit au voleur ; je me ſuis levée auſſi-tôt pour voir ce que c'étoit, mais je n'ai pas oſé me mettre à la fenêtre. J'ai regardé doucement à travers le rideau, & comme j'ai vu que je ne voyois rien, je me ſuis recouchée toute tremblante d'avoir eu peur.

Mme. Du Hazard.

Rentre, & reviens vîte balayer le devant de la porte.

Jeannette.

Dans deux tours de main je suis à vous.

(*Elle sort*).

SCENE IV.

Mme. DU HAZARD, BABET.

Mme. Du Hazard.

Eh bien ! Mamzelle Babet ; ça ne vous démonteroit-il pas, ça ? Avez-vous jamais vu une fille plus sotte & plus niaise ?

Babet.

Non, en vérité.

Mme. Du HAZARD.

Vous ne voyez rien encore.

BABET.

Tout de bon !

Mme. Du HAZARD.

Oui, tout de bon ; elle commence à fe former.

BABET.

Elle ne va pas vîte.

Mme. Du HAZARD.

Imaginez-vous que le lendemain du jour que je la retins à mon fervice, ne la voyant pas defcendre à neuf heures du matin, je l'appelle ... Jeannette ? — Madame. — Eft-ce que tu ne te leves pas aujourd'hui ? — Je vous attends. — Eh ! pourquoi ? — Pour m'habiller. — Comment ! pour t'habiller ? — Eh ! oui. Hier, en m'arrêtant, ne m'avez-vous pas dit que vous

me donneriez douze écus de gages (car je lui donne tout autant , Mamzelle Babet) , & que vous me nourririez & m'habilleriez ? ... Comment trouvez vous celui là ?

BABET.

Impayable .... Ah ! voilà M. le commiſſaire.

Mme. DU HAZARD.

Ce n'eſt que ſon clerc.

BABET.

C'eſt tout un ; le commiſſaire eſt à la campagne.

Mme. DU HAZARD.

Jeannette !

(JEANNETTE, *dans la maiſon.*

Plaît-il , Madame ?

Mme. DU HAZARD.

Deſcendras-tu , coquine ?

JEANNETTE, *dans la maison.*

J'emmanche le balai.

SCENE V.

Le CLERC DU COMMISSAIRE, Mme. DU HAZARD, BABET.

Le CLERC.

Bon. Cette porte est bien balayée.

BABET.

C'est la mienne, M. le Clerc.

Le CLERC.

C'est fort bien.

BABET.

J'ai toujours grand soin de tenir le devant de notre maison propre.

Le Clerc.

Je suis content de vous, & je ne me rappelle pas même de vous avoir jamais trouvée en contravention.

Babet.

Oh ! pour ça non.

Le Clerc.

Ah ! ah ! ... Voilà qui est un peu différent ... Qu'est-ce qui demeure là ?

Mme. Du Hazard.

C'est moi, Monsieur.

Le Clerc.

Pourquoi votre porte n'est-elle pas encore balayee ...

Mme. Du Hazard.

Parce qu'elle va l'être dans l'instant.

Le Clerc.

Comment ! dans l'instant. Huit heu-

res sont sonnées, vous êtes dans le cas de l'amende.

Mme. Du HAZARD.

L'amende !... Vous badinez, M. le Clerc.

Le CLERC.

De trente livres ; le texte est précis.

Mme. Du HAZARD.

Comment ! trente livres pour une misere ?

Le CLERC.

Une misere!...

Mme. Du HAZARD.

Mais, M. le Clerc, écoutez-moi donc : c'est la faute de ma servante, & non la mienne...

Le CLERC.

Les maîtres sont responsables pour leurs domestiques : les marchands & ar-

tiſans, pour leurs garçons & apprentifs. Trente livres d'amende.

Mme. Du HAZARD.

Mais enfin, M. le Clerc, pour une fois que je me trouve en retard d'un quart-d'heure ...

Le CLERC.

Tout le monde n'a qu'à en dire autant, où ſeront, je vous demande, l'ordre & la propreté ?

Mme. Du HAZARD.

Une fois n'eſt pas coutume.

Le CLERC.

La loi y eſt préciſe.

Mme. Du HAZARD.

La loi .... la loi, tant que vous voudrez; mais, M. le Clerc ... vous êtes fait pour m'écouter, & quand je vous dis...

Le

Le Clerc.

M. le Clerc ! M. le Clerc ! Point de raisons ; ne me faites pas verbaliser. Je rentre dans notre hôtel, où je reçois les amendes jusqu'à midi, entendez-vous ? (*Il sort*).

Mme. Du Hazard.

Trente livres d'amende ! C'est cette petite drôlesse qui en est la cause ; elle va me le payer cher.

SCENE VI.

BABET, *dans la rue* ; Mme. DU HAZARD, JEANNETTE, *dans la maison*.

Babet.

Ecoutez donc, Mme. du Hazard ; ce n'est pas sa faute à elle...

JEANNETTE.

Aïe ! aïe ! aïe !...

Mme. Du HAZARD.

Je t'apprendrai, coquine, à me faire mettre à l'amende. Je ne ſais qui me tient de te tuer ſur la place !

JEANNETTE.

Aïe ! aïe ! aïe !...

Mme. Du HAZARD.

Sors de chez moi.

JEANNETTE.

Laiſſez-moi donc prendre au moins mon paquet.

Mme. Du HAZARD.

Ton paquet ? Il ſervira à payer l'amende.

JEANNETTE.

Et mes gages ?

Mme. Du HAZARD.

Ah ! tes gages ? Tiens, tiens, les voilà...

JEANNETTE.

Aïe ! aïe ! aïe !...

Mme. Du HAZARD, *un bâton à la main, la met dehors de la maiſon dont elle ferme la porte.*

Ne remets jamais les pieds chez moi.

JEANNETTE.

C'eſt indigne, ça. On ne ſe ſert pas d'une pauvre fille ſans la payer, & on ne lui donne pas des coups de bâtons pour ſes gages.

Mme. Du HAZARD, *à ſa fenêtre.*

Veux-tu que j'aille te donner ton reſte ?

JEANNETTE.

Donnez-moi plutôt mon paquet,

Mme. Du Hazard, *à sa fenêtre.*

Tu l'iras chercher chez le commissaire, c'est lui qui te le rendra.

Babet.

C'est abominable ça, Mme. du Hazard.

Mme. Du Hazard, *à sa fenêtre.*

De quoi vous mêlez-vous? Est-ce que ça vous regarde?

Babet.

Il ne vous convient pas de battre ainsi cette pauvre fille.

Mme. Du Hazard, *à sa fenêtre.*

C'est ma servante.

Babet.

Vous est-il permis pour cela de la frapper? Vous pouvez la renvoyer,

comme elle eſt maîtreſſe de vous quitter : il n'y a pas d'eſclaves en France.

Mme. Du HAZARD, *à ſa fenêtre.*

Taiſez-vous, je ne ſuis pas faite pour parler à une ſervante.

BABET.

Eh, mon Dieu ! ne faites donc pas tant votre embarras ; on ſait bien ce que vous êtes ! Eh, parguienne ! ſi je ſuis ſervante chez le fils, vous l'étiez chez le pere ; il ne faut pas tant faire la Madame, & vous oublier ſi vîte.

Mme. Du HAZARD, *à ſa fenêtre.*

Vous êtes impertinente, & puis c'eſt tout.

BABET.

Les impertinentes vous reſſemblent. Deſcendez donc un peu.

Mme. Du HAZARD, *fermant ſa fenêtre.*

Allez, je ne ſuis pas faite pour me compromettre avec de la canaille.

SCENE VII.

JEANNETTE, BABET.

BABET.

De la canaille !...

JEANNETTE.

Ne vous mettez pas en colere, Mamzelle Babet.

BABET.

Je n'y suis pas... Mais c'est que ça fait pitié !

JEANNETTE.

Avez-vous vu les coups qu'elle m'a donnés ?

BABET.

Non..., mais je les ai bien entendus,

JEANNETTE.

Que vais-je devenir à préſent ?

BABET.

Il faut prendre patience, mon enfant.

JEANNETTE.

Prendre patience ! Ça vous eſt bien aiſé à dire, Mamzelle Babet ; je n'ai ni argent, ni connoiſſance, ni reſſources, & l'on me garde mes hardes, encore.

BABET.

Elle a tort.

JEANNETTE.

Certainement ... Où irai-je ? ... Qui voudra de moi ?

BABET.

La pauvre enfant !

JEANNETTE.

Dites-moi un peu : qu'eſt-ce que je m'en vais faire ?

BABET.

Ecoute, Jeannette : mon maître eſt un brave homme, lui ; qui prend volontiers pitié des pauvres filles, & qui ne demande pas mieux que de leur faire plaiſir...

JEANNETTE.

Vous êtes bienheureuſe, vous !... Je ne puis trouver perſonne qui veuille me faire plaiſir... moi.

BABET.

Je m'en vais lui conter ton malheur, je ſuis certaine qu'il aura pitié de toi.

JEANNETTE.

Vous croyez ?

BABET.

J'en ſuis ſûre.

JEANNETTE.

Vous êtes bien bonne, Mamzelle Babet.

SCENE VIII.

JEANNETTE, BABET, CADET.

CADET.

Mamzelle Babet ?

BABET.

Eh bien ! quoi ?

CADET.

M. Minutte vous demande.

BABET.

Je rentre... Attends-moi là, Jeannette ; je vais voir ce que mon maî-

tre me veut, & en même-tems je lui parlerai de toi... Ne t'éloignes pas.

JEANNETTE.

Non, Mamzelle Babet.

(*Babet sort*).

SCENE IX.

CADET, JEANNETTE.

CADET.

Bon jour, Mamzelle Jeannette.

JEANNETTE.

Bon jour, M. Cadet.

CADET.

Qu'est-ce donc que vous avez, Mamzelle Jeannette?

JEANNETTE.

Rien, M. Cadet.

CADET.

Comment, rien!... Et vous pleurez?

JEANNETTE.

C'eſt qu'on m'a battue.

CADET.

On vous a battue, Mamzelle Jeannette?

JEANNETTE.

Et bien fort, encore; que j'en ſuis toute noire, je gage.

CADET.

Ah, ciel! Eh! quel eſt donc le monſtre?...

JEANNETTE, *vivement.*

N'en dites pas de mal, M. Cadet.

CADET.

Pourquoi donc ça ?

JEANNETTE.

C'eſt que c'eſt votre chere mere.

CADET.

Ma chere mere !

JEANNETTE.

Elle-même.

CADET.

Eh ! à quel propos donc ça, Mamzelle Jeannette ?

JEANNETTE.

A propos de ce qu'on l'a miſe à l'amende, parce que je n'avois pas balayé le devant de la maiſon ; elle m'a chaſſée, & m'a miſe à la porte.

CADET.

C'eſt-il poſſible ça ?

JEANNETTE.

Très - possible .... Mamzelle Babet peut vous le dire, elle l'a vu, aussi-bien que je l'ai senti.

CADET.

Que je suis malheureux !

JEANNETTE.

Pourquoi donc ça, M. Cadet ?

CADET.

Ma mere vous a battue.

JEANNETTE.

Et bien fort.

CADET.

Vous ne m'aimerez plus.

JEANNETTE.

A cause de quoi ?

CADET.

A cause de ça.

JEANNETTE.

Ce n'eſt pas votre faute à vous.

CADET.

Écoutez, Mamzelle Jeannette; voulez-vous me promettre de m'aimer toujours?

JEANNETTE.

Oh! mon Dieu! oui; je vous le promets.

CADET.

Eh bien! moi, Jeannette, je vous promets que ſi vous voulez, je vous épouſerai.

JEANNETTE.

Vous vous moquez peut-être de moi?

CADET.

Non, Jeannette; non. Je vous ferai, en attendant, une promeſſe de mariage ſur papier timbré.

JEANNETTE.

C'eſt bien hornête à vous. Mais, ça s'ra-t-il bientôt que vous m'épouſerez ?

CADET.

Si-tôt que j'aurai vingt cinq ans. Je ſerai majeur, voyez-vous, & alors je ferai mes ſoumiſſions reſpectueuſes à ma chere mere, & tout de ſuite je vous épouſerai.

JEANNETTE.

Oui ; mais ça s'ra peut-être encore bien long ?

CADET.

J'ai déjà dix-ſept ans ; vous voyez que nous n'en avons que huit à attendre.

JEANNETTE.

Mais en attendant, que vais-je devenir ?

CADET.

Laiſſez-moi faire, Mamzelle Jean-

nette; je vais entrer chez ma mere; je tâcherai de l'appaiser, & de l'engager à vous reprendre chez elle.

JEANNETTE.

C'eſt qu'elle eſt bien mauvaiſe.

CADET.

Oui... mais dans le fond elle eſt bonne femme.

JEANNETTE.

Oh! c'eſt bien vrai..... Elle ne gronde jamais que quand elle eſt en colere.

CADET.

Je vais tâcher de faire votre paix.

JEANNETTE.

Je ne lui en veux pas beaucoup; & ſi ce n'étoit les coups qu'elle m'a donnés, & qu'elle m'a miſe à la porte, & qu'elle me retient mes gages & mon

paquet, je ne lui en voudrois pas du tout.

CADET.

Le charmant caractere!

JEANNETTE.

Allez, M. Cadet, vous le ſavez bien, que je ne ſuis pas méchante.

CADET.

Si vous l'étiez, votre phyſionomie ſeroit bien trompeuſe. Attendez-moi là; je vais entrer chez ma mere: quand ſon premier mouvement de colère eſt paſſé, j'en fais tout ce que je veux.

JEANNETTE.

Allez donc.

CADET.

Il ne faudra pas lui dire que nous nous aimons,

JEANNETTE.

Pourquoi pas...

CADET.

Ce feroit une raifon de plus pour qu'elle ne vous reprît jamais à fon fervice.

JEANNETTE.

Et fi elle s'en apperçoit...

CADET.

Nous aurons foin de nous cacher d'elle.

JEANNETTE.

Je ferai tout ce que vous voudrez, moi, M. Cadet.

CADET.

Sans adieu, Mamzelle Jeannette... Ah! fi vous vouliez me permettre....

JEANNETTE.

Quoi?

CADET.

De baiser cette jolie main.

JEANNETTE.

Que ne m'embrassez vous plutôt ? Ça me feroit bien plus de plaisir.

CADET.

C'est que je n'osois pas ; mais puisque vous me le permettez...

JEANNETTE.

De tout mon cœur.

CADET.

Je vous aime pour la vie, Mamzelle Jeannette.

JEANNETTE.

Et moi, de même, M. Cadet.

(*Cadet sort*).

SCENE X.

JEANNETTE, *seule.*

C'est un bien joli garçon, que M. Cadet. Dame ! c'est lui qui en a, de l'esprit ; s'il pouvoit m'en donner un peu, sa mere ne me reprocheroit plus tant que je ne suis qu'une sotte... Et puis, ça n'est pas fier ; voyez, tout Monsieur qu'il est, il parle de m'épouser, moi, qui ne suis qu'une pauvre servante.



SCENE XI.

M. MINUTTE, JEANNETTE; BABET.

M. Minutte reconduit une perſonne juſqu'à la porte de ſon étude, en lui faiſant de grandes révérences. Quand il eſt prêt à rentrer, Babet ſort de la maiſon, & la ſcene commence.

BABET.

Tenez la voilà.

M. MINUTTE, *en robe-de-chambre.*

Elle eſt charmante !

BABET.

Eh bien ! elle eſt encore plus innocente & plus ſage.

M. Minutte (*à part*).

Divine !...

Babet.

Voulez-vous que je la fasse entrer ?

M. Minutte.

Non, non ; ce n'est pas la peine. Je vais lui dire deux mots, & voir si réellement elle mérite qu'on s'intéresse à elle.

Babet, *à Jeannette.*

Tiens, ma pauvre Jeannette, voilà M. Minutte, à qui j'ai raconté toute ton aventure. Il veut bien avoir des bontés pour toi. Aye confiance en lui ; tu ne t'en repentiras pas.

(*Elle sort*).



SCENE XII.

M. MINUTTE, JEANNETTE.

M. MINUTTE.

Eh bien ! qu'est-ce, ma belle enfant ? On vous a donc battue ?

JEANNETTE.

Oui, Monsieur.

M. MINUTTE.

Comment peut-on avoir le courage de frapper une fille aussi aimable !

JEANNETTE, *lui faisant grande révérence.*

Vous êtes bien bon.

M. MINUTTE *veut lui prendre la main, qu'elle retire avec précipitation.*

Vous êtes charmante, Jeannette !

JEANNETTE, *lui faisant une grande révérence.*

Ça vous plaît à dire, Monsieur.

M. MINUTTE.

Est-il possible qu'une fille comme vous soit servante ?

JEANNETTE.

Que voulez-vous donc que je sois...

M. MINUTTE.

Ah ! Jeannette, vous serez tout ce que vous voudrez.

JEANNETTE.

Je ne veux qu'être honnête fille.

M. MINUTTE.

Vous avez raison, Jeannette.

JEANNETTE.

Ma mere me l'a bien recommandé en

en m'envoyant à Paris, & de ne me jamais laisser engeoller par les belles paroles, ni par la vue plus dangereuse encore de l'or & de l'argent.

M. MINUTTE.

Vous ne vous méfiez pas sans doute de moi.

JEANNETTE.

Je ne me méfie de personne, moi.

M. MINUTTE.

Vous êtes à Paris sans parens, sans ressource.

JEANNETTE.

Oui, Monsieur.

M. MINUTTE.

Eh bien! je veux prendre soin de vous, moi, Jeannette.

JEANNETTE.

Vous êtes bien bon.

M. Minutte.

Me promettez-vous d'être toujours honnête ?

Jeannette.

Eſt-ce qu'on peut être autrement ?

M. Minutte.

Vous n'êtes pas faite pour être une ſimple ſervante.

Jeannette.

Pardonnez-moi, Monſieur; c'eſt bien du bonheur pour moi, encore.

M. Minutte.

Non, Jeannette, non. Je veux vous mettre à la place que vous méritez. Vous portez là des habits indignes de vous.

Jeannette.

Ah ! Monſieur, c'eſt mon juſte de tous les jours ; j'en ai un dans mon paquet, qui eſt bien plus beau ; mais

je ne le mets que les dimanches & fêtes... Il eſt de ſoie.

M. MINUTTE.

Vous ne m'entendez pas, Jeannette; ce ſont de belles robes, les ajuſtemens les plus galans, des diamans même, ſi vous en deſirez, que je vous propoſe.

JEANNETTE.

A moi, Monſieur!

M. MINUTTE.

A vous-même.... J'ai une petite maiſon délicieuſe à une lieue de Paris; je vous y enverrai.

JEANNETTE.

Pour en être la jardiniere?

M. MINUTTE.

Non, Jeannette, non; mais pour en être la maîtreſſe & la ſouveraine. Vous y commanderez en reine. Rien ne vous y manquera. J'irai tous les

ſoirs ſouper avec vous, & quelquefois ſi vous le permettez...

JEANNETTE.

Je le vois bien; vous vous moquez de moi, ou vous voulez me tromper.

M. MINUTTE.

Vous tromper!... Moi, Jeannette!.. Je ne veux que vous rendre heureuſe.

JEANNETTE.

Allez, Monſieur, je ſuis bien ſimple; mais je gagerois que quand on donne tant à une pauvre fille, c'eſt qu'on veut la perdre.

M. MINUTTE.

Moi, vouloir vous perdre, Jeannette!

JEANNETTE.

Oui, Monſieur.

M. MINUTTE.

Que vous me connoiſſez peu! Vous

êtes charmante; mais votre innocence me plaît plus encore que votre personne.

JEANNETTE.

Juſtement ; voilà pourquoi vous voulez me la ravir.

M. MINUTTE.

Non, Jeannette, non. Votre vertu eſt tout ce que j'aime dans vous.

JEANNETTE.

Eh bien ! ne m'expoſez donc pas au danger de perdre tout ce que vous aimez.

M. MINUTTE.

Que de candeur ! Que d'innocence ! Je le vois, Jeannette, vous êtes auſſi ſage que belle, & je renonce au deſſein cruel que j'avois formé de vous ſéduire.

JEANNETTE.

Vous le vouliez donc ?

M. MINUTTE.

Oui, Jeannette, je le voulois; mais cette douce candeur qui ſe peint dans vos yeux, change tout mon amour en reſpect; & Jeannette plus belle que jamais, ne me paroît plus qu'intéreſſante.

JEANNETTE.

Vous ne me trompez pas.

M. MINUTTE.

Non, mon enfant... Ecoutez moi, Jeannette, vous êtes entourée de précipices : tous ceux qui vous verront, chercheront à vous ſéduire ; vous êtes jeune, ſans expérience, on vous trompera.

JEANNETTE.

Hélas ! Monſieur, je m'y attends bien.

M. MINUTTE.

Il n'eſt qu'un moyen pour vous ſau-

ver, & moi-même peut-être. Il faut vous marier.

JEANNETTE.

Me marier...

M. MINUTTE.

Oui, Jeannette... auriez-vous de la répugnance pour le mariage ?

JEANNETTE.

Oh ! mon Dieu, non, Monsieur bien au contraire.

M. MINUTTE.

Quelle ingénuité !

JEANNETTE.

Mais, qui est-ce qui voudra d'une pauvre fille comme moi ?

M. MINUTTE.

Ne me déguisez rien.

JEANNETTE.

Je ne ſais pas encore mentir.

M. MINUTTE.

Aimez-vous quelqu'un... Vous rougiſſez, Jeannette...

JEANNETTE.

C'eſt de plaiſir...

M. MINUTTE.

Vous aimez donc?

JEANNETTE.

Oui, Monſieur.

M. MINUTTE.

Et quel eſt cet heureux mortel?

JEANNETTE.

C'eſt M. Cadet.

M. MINUTTE.

Le fils de Mme. du Hazard.

JEANNETTE.

Lui-même.

M. MINUTTE.

Il vous aime, ſans doute.

JEANNETTE.

Oui, Monſieur, puiſqu'il me le dit, & qu'il doit m'épouſer, quand il ſera majeur ; & qu'en attendant, il m'a promis de me faire une promeſſe de mariage ſur du papier timbré.

M. MINUTTE.

Cela ſuffit, Jeannette... Je ſuis le parrain de Cadet, ſa mere m'a plus d'une obligation... Allez chez le commiſſaire qui demeure là, réclamez-vous de moi ; dites-lui que je m'intéreſſe beaucoup à votre affaire, & que je la lui recommande.

JEANNETTE.

Et qu'eſt-ce que je ferai chez le commiſſaire ?

M. MINUTTE.

Vous lui ferez une plainte de ce que Mme. du Hazard vous a battue, & de ce qu'elle vous retient vos effets.

JEANNETTE.

Et qu'en arrivera-t-il ?

M. MINUTTE.

Elle ſera punie.

JEANNETTE.

Ah ! Monſieur, je ſerois bien fâchée qu'on lui fit de la peine ou du mal par rapport à moi ; elle m'a battue, mais je le lui pardonne, je ne veux que mon paquet.

M. MINUTTE.

L'aimable enfant !.. Faites ce que je vous dis, Jeannette, j'ai mes raiſons.

pour cela... Je vais m'habiller, & vous, ſi-tôt votre plainte faite, venez chez moi, nous irons enſemble chez Mme. du Hazard.

JEANNETTE.

Oui, Monſieur.

M. MINUTTE.

Je fais une réflexion, Jeannette; vous n'avez peut-être pas d'argent?

JEANNETTE.

Il eſt vrai.

M. MINUTTE.

Prenez cet écu.

JEANNETTE.

Que voulez-vous que j'en faſſe?

M. MINUTTE.

Il vous le faut pour payer votre

SCENE XIV.

Le CLERC DU COMMISSAIRE, JEANNETTE.

Le CLERC *sort de la maison en examinant plusieurs papiers; il parle à Jeannette sans la regarder.*

Est-ce vous qui frappez à la porte?

JEANNETTE, *faisant la révérence.*

Oui, Monsieur.

Le CLERC.

Y a-t-il long-tems que vous êtes là?

JEANNETTE.

Un peu.

Le CLERC.

Que ne frappiez-vous plus fort?

JEANNETTE.

J'avois peur de vous déranger.

Le CLERC.

Que demandez-vous?

JEANNETTE.

M. le commiſſaire.

Le CLERC.

Il eſt à la campagne pour huit jours.

JEANNETTE.

Je ne puis donc pas lui parler?

Le CLERC.

Non... Mais pendant ſon abſence, je le repréſente, & c'eſt comme ſi vous parliez à lui-même.... De quoi s'agit-il?

JEANNETTE.

Monſieur, je ſuis la ſervante de Mme. du Hazard qui demeure là, &

que vous venez de mettre à l'amende, parce que je n'avois pas balayé le devant de ſa porte.

Le CLERC.

Eh bien ! apportez-vous l'amende ?

JEANNETTE.

Non, Monſieur.

Le CLERC.

Que voulez-vous donc ?

JEANNETTE.

Je viens de la part de M. Minutte, qui m'a dit de me réclamer de lui, & de vous dire, qu'il s'intéreſſoit à mon affaire, & qu'il vous la recommandoit.

Le CLERC, *la regardant, & ſouriant.*

Ah ! ah !... Elle eſt ma foi gentille... Eh bien ! voyons, mon enfant ; que voulez-vous ?

JEANNETTE.

Je viens, Monſieur, vous faire une plainte.

Le CLERC.

Une plainte !

JEANNETTE, *lui préſentaut l'écu de M. Minutte.*

Oui, Monſieur, & voilà...

Le CLERC.

Gardez, mon bijou ; gardez... Quand on eſt auſſi gentille que vous, on n'a beſoin ni de recommandation, ni d'argent.

JEANNETTE, *lui faiſant une grande révérence.*

Vous êtes bien honnête.

Le CLERC.

De qui vous plaignez-vous ?

JEANNETTE.

De perſonne, Monſieur.

Le CLERC.

Et vous venez faire une plainte?

JEANNETTE.

Oui, Monſieur.

Le CLERC.

Contre qui?

JEANNETTE.

Contre Mme. du Hazard.

Le CLERC.

Votre maîtreſſe?

JEANNETTE.

Oui, Monſieur.

Le CLERC.

Que vous a-t-elle donc fait?

JEANNETTE.

Elle m'a chaſſée, & m'a battue.

Le Clerc.

Elle vous a battue !

Jeannette.

Oui, Monfieur.

Le Clerc.

Bien fort ?

Jeannette.

Oui, Monfieur ; j'en aurai les marques.

Le Clerc.

Tant mieux ! Ça fait de bons témoins. Il faudra me les montrer.

Jeannette.

Oh ! Monfieur, vous êtes trop bon.

Le Clerc.

Laiffez-moi faire, je vais la mener grand train... Battre une fi jolie fille !

elle s'en repentira, je vous en réponds.

JEANNETTE.

Ne lui faites pas trop de peines.

Le CLERC.

Eh! pour quelle raiſon s'eſt-elle portée contre vous à cette violence?

JEANNETTE.

Parce que je n'avois pas balayé le devant de la porte, & que vous l'avez miſe à l'amende.

Le CLERC.

Je n'ai pas pu faire autrement; l'ordonnance y eſt formelle.

JEANNETTE.

Après m'avoir battue, elle m'a chaſſée, & elle ne veut pas me rendre mon paquet.

Le Clerc.

Et sa raison ?

Jeannette.

Elle dit qu'il servira à payer l'amende.

Le Clerc.

Écoutez - moi, mon bijou : je vous remettrois bien l'amende ; mais votre Mme. du Hazard pourroit se douter de la bonne volonté que j'ai pour vous, & ce lui feroit un moyen victorieux de défense, pour ne pas payer les dommages & intérêts auquels je vais la condamner envers vous. Il faut mieux faire : en voilà le montant... Prenez ces dix écus, prenez-les.

Jeannette.

Que voulez-vous que j'en fasse ?

Le Clerc.

Vous allez les lui porter pour payer

l'amende à laquelle elle a été condamnée par votre négligence.

JEANNETTE.

Les lui donnerai-je de votre part ?

Le CLERC.

Eh ! non, mon enfant ; il ne faut pas parler de moi. Vous gâteriez tout. Vous retirerez tout uniment votre paquet.

JEANNETTE.

Mais dès qu'elle m'aura rendu mon paquet, tout sera dit ; je ne demande rien davantage.

Le CLERC.

Que vous êtes simple ! Vous ne connoissez pas nos ressources. Les coups qu'elle vous a donné iront loin ; je vous en réponds. Vous êtes en bonnes mains... Mais j'espere bien aussi que je n'obligerai pas une ingrate, & que vous serez reconnoissante de mes peines.

JEANNETTE.

Certainement.

Le CLERC.

Vous voilà sur le pavé ; avez-vous quelqu'autre condition ?

JEANNETTE.

Non, Monsieur, & j'ai bien peur de n'en pas trouver : car je suis toute neuve.

Le CLERC.

Je le vois bien... Mais n'en cherchez pas.

JEANNETTE.

Eh ! que voulez-vous donc que je devienne ? Je suis une pauvre fille ; je ne connois personne ; je ne sais où aller.

Le CLERC.

Ne vous inquiétez pas ; je me charge de vous loger, moi.

JEANNETTE.

Vous avez bien de la bonté.

Le CLERC.

J'ai une petite chambre toute meublée ici près, dont je puis disposer, & dans laquelle vous logerez en attendant mieux. Vous irez passer la journée chez une marchande de modes de ma connoissance, qui se fait un plaisir d'obliger de jeunes infortunées.

JEANNETTE.

Elle me fera donc travailler ?

Le CLERC.

Oui, mon bijou.

JEANNETTE.

Et je gagnerai de l'argent ?

Le CLERC.

Beaucoup.

JEANNÈTTE.

Oh ! pourvu que j'en gagne assez pour me nourrir, m'habiller & en envoyer un peu à ma mere, voilà tout ce que je desire.

Le CLERC.

Comment vous nommez-vous ?

JEANNETTE.

Jeannette, Monsieur ; à vous servir.

Le CLERC.

Eh bien ! Jeannette, laissez-moi faire ; je veux avant six mois vous voir dans un équipage brillant.

JEANNETTE.

Allons donc, Monsieur ; vous vous moquez de moi. Une pauvre servante...

Le CLERC.

Avec une figure comme la vôtre vous ferez de l'or à Paris. Eh ! combien en ai-je vu qui ont commencé

de

de plus bas encôre, & qui étalent aujourd'hui tout l'orgueil de l'opulence. Vous êtes ençore toute ſimple.

JEANNETTE.

Oui, Monſieur.

Le CLERC.

Eh bien ! ... je vous formerai. ... Rentrez chez M. Mimutte ; mais ne lui parlez ni de la petite chambre, ni de la marchande de modes, entendez-vous.

JEANNETTE.

Pourquoi donc ?

Le CLERC.

J'ai mes raiſons. Dites-lui ſeulement qu'il ſera content de la maniere dont je vous ferai rendre juſtice. Après quoi, vous reviendrez ici, & ſur la brune je vous conduirai à votre nouvelle demeure. Allez, Jeannette ; je vais travailler pour vous ... (*A part*). Ah !

ah ! Mme. du Hazard, vous payerez, ma foi, les frais de l'emmenagement.

SCENE XV.

Le CLERC DU COMMISSAIRE, JEANNETTE, BABET.

BABET.

Eh bien ! ... es-tu contente ?

JEANNETTE.

On ne peut davantage. Je ne ſais pourquoi tous ces Meſſieurs ont tant de bonté pour une pauvre ſervante.

BABET.

Je le ſais bien, moi... Mais entre; Monſieur eſt occupé pour quelques inſtans. Il m'a recommandé de ne te pas quitter. Tu lui parleras dans l'inſtant.

SCENE XVI.

Le CLERC DU COMMISSAIRE,
Mme. DU HAZARD, CADET.

Le CLERC.

La charmante enfant ! C'eſt la ſimplicité même. J'en ferai tout ce que je voudrai, & en travaillant pour elle, je travaillerai pour moi-même. Holà ! quelqu'un !

CADET.

Que voulez-vous, Monſieur ?

Le CLERC.

Mme. du Hazard eſt-elle là ?

CADET.

Oui, Monſieur.

Le CLERC.

Faites-la venir.

CADET.

Ma chere mere ?

Mme. Du HAZARD *dans le fond de sa boutique.*

Eh bien !

CADET.

C'eſt un Monſieur qui vous demande.

Mme. Du HAZARD.

Me voilà ! me voilà !

Le CLERC.

Votre ſerviteur, Mme. du Hazard.

Mme. Du HAZARD.

Votre ſervante, Monſieur. Qui vous amene encore ?

Le CLERC.

Une affaire très-importante, Mada-

me, & que par amitié pour vous je viens arranger à l'amiable.

Mme. Du HAZARD.

Au ſujet de l'amende ? On a les vingt-quatre heures pour payer.

Le CLERC.

C'eſt bien d'une autre conſéquence, vraiment... Vous aviez chez vous une jeune ſervante, nommée Jeannette ?

Mme. Du HAZARD.

Oui, Monſieur, une pareſſeuſe, qui eſt même cauſe...

Le CLERC.

Vous l'avez chaſſée...

Mme. Du HAZARD.

Sur le champ, Monſieur; vous ſentez bien qu'on ne peut pas garder...,

Le CLERC.

Sans lui payer ſes gages ; ſans lui rendre ſon paqnet.

Mme. Du HAZARD.

Eſt-il juſte, Monſieur, que je paye l'amende à laquelle vous m'avez condamnée pour ſa négligence ? Je ſuis prête à lui rendre ſon paquet, quand elle me remettra mes dix écus.

Le CLERC.

Vous avez raiſon. Mais ce n'eſt pas de cela dont il s'agit.... Vous l'avez battue.

Mme. Du HAZARD.

Un petit mouvement de vivacité ; dont je n'ai pas été la maîtreſſe...

Le CLERC.

Eh ! de quel droit, s'il vous plaît, l'avez-vous battue ?

Mme Du HAZARD.

Monſieur . . .

Le CLERC.

Elle eſt venue ſe plaindre, & je lui dois juſtice ; c'eſt mon premier devoir... Cette affaire peut aller très-loin, Madame, & je vous conſeille de l'appaiſer le plutôt poſſible. Si une fois je verbaliſe, je n'en ſerai plus le maître.

Mme. Du HAZARD.

Eh bien ! Monſieur, je conſens à la reprendre ; auſſi-bien l'ai-je promis à mon fils . . .

Le CLERC.

Il ne s'agit pas de cela ; vous l'avez battue, il lui faut des dommages, & vous ne pouvez pas lui offrir moins de ſix cents livres, pour l'engager au ſilence.

Mme. Du HAZARD.

Six cents livres !

Le Clerc.

Tout autant.

Mme. Du Hazard.

Ecoutez-moi, Monſieur ; je vais vous expliquer cette affaire.

Le Clerc.

Je ſuis inſtruit de tout, Madame ; vous ne ſavez donc pas que les voies de fait ſont expreſſément défendues, quand même celui qui s'en ſerviroit pourroit avoir raiſon, parce qu'il n'eſt permis à qui ce ſoit de ſe faire juſtice.

Mme. Du Hazard.

Comment! Monſieur, pour quelques coups donnés à une malheureuſe ſervante...

Le Clerc.

Et cette ſervante eſt-elle une eſclave ou une citoyenne? Tous les devoirs dans la ſociété ſont reſpectifs & balan-

cés. Plus le serviteur a de devoirs à remplir vis-à-vis de ses maîtres, plus il s'acquiert de droits à leur bienveillance ; d'où il s'ensuit qu'ils ne doivent jamais les maltraiter... *Levis castigatio permittitur, non sævitia.*

Mme Du HAZARD.

Mais aussi, Monsieur, six cents livres...

Le CLERC.

Vous faites rebellion, je crois.

Mme. Du HAZARD.

Non, Monsieur ; mais considerez donc que me voilà ruinée ; où voulez-vous que je trouve jamais six cents livres ?

Le CLERC.

Je vous donne un quart-d'heure ; Madame, sinon je vous fais exécuter sur le champ, & vous n'en serez peut-être pas quitte pour mille écus : vous ne connoissez pas la conséquence de ces affaires-là. Dans un quart-d'heure

je suis ici ; que votre argent soit prêt ; entendez-vous ?

(*Il sort*).

SCENE XVII.

Mme. DU HAZARD, CADET.

Mme. Du Hazard.

Cadet ?

Cadet.

Ma chere mere.

Mme. Du Hazard.

Approche ici, approche.... C'est une bien jolie fille que ta Jeannette.

Cadet.

Pas vrai donc, ma chere mere ?

Mme. Du HAZARD.

Oh! que je m'en veux de ne l'avoir pas étranglée tantôt.

CADET.

Quoi donc qu'elle a fait encore?

Mme. Du HAZARD.

Elle a fait une plainte contre moi, & me demande six cents livres de dommage.

CADET.

Six cents livres!

Mme. Du HAZARD.

Eh bien! conseille-moi donc encore de reprendre cette petite drôlesse là? Voilà, voilà des preuves de sa douceur & de son honnêteté.

CADET.

Je n'en reviens pas.

Mme. Du Hazard.

Nous voilà ruinés ; où veux-tu que je trouve ſix cents livres?

Cadet.

Quelqu'un qui nous en veut, l'aura certainement conſeillée ; jamais Jeannette, d'elle-même, ne nous eût joué un pareil tour.

Mme. Du Hazard.

Tais-toi... Tu me ferois ſoupçonner que Jeannette... Si je le croyois....

Cadet.

La voilà avec M. Minutte.



SCENE XVIII.

M. MINUTTE, Mme. DU HAZARD, CADET, JEANNETTE.

M. MINUTTE.

Venez, Jeannette; venez.

JEANNETTE.

J'ai peur, moi ; elle n'a qu'à me battre encore...

M. MINUTTE.

Ne craignez rien ; je veux vous raccommoder ensemble, & récompenser M. le Clerc du commissaire de ses bonnes intentions pour vous... Bon jour, Mme. du Hazard.

Mme. DU HAZARD.

Votre servante, M. Minutte.

M. Minutte.

Voulez-vous bien que je vous ramene Jeannette ?

Mme. Du Hazard.

Comment ! cette effrontée ose se représenter devant moi ?

M. Minutte.

De la douceur.

Cadet.

Allez, Mamzelle Jeannette, c'est bien mal tout ce que vous nous faites : je vous croyois de l'amitié pour moi, mais je vois bien que vous n'êtes qu'une trompeuse.

Jeannette.

Qu'est-ce que j'ai donc fait moi, M. Cadet ?

Cadet.

Ce que vous avez fait, Mamzelle;

vous avez été vous plaindre chez le commiſſaire contre ma chere mere.

JEANNETTE.

Ce n'eſt pas ma faute; c'eſt Monſieur qui l'a voulu.

Mme. DU HAZARD.

Comment, M. Minutte!

M. MINUTTE.

Elle dit vrai, c'eſt moi-même.

Mme. DU HAZARD.

Vous, qui juſqu'à ce moment m'avez marqué tant d'amitié... vous, pour qui... Je ne l'aurois jamais cru...

M. MINUTTE.

Il n'y a pas ſi grand mal.

Mme. DU HAZARD.

Comment! lorſqu'on me condamne à lui payer ſix cents livres!

M. Minutte.

Six cents livres !

Mme. Du Hazard.

Tout autant... Où voulez-vous que je les trouve ?

M. Minutte.

M. le Clerc a pris vivement ſes intérêts.

Mme. Du Hazard.

Je le crois bien... & j'en ſais auſſi la raiſon : c'eſt qu'elle eſt jolie, & qu'il la paye de ſes complaiſances avec mon argent.

M. Minutte.

Vous ne lui rendez pas juſtice ; je puis vous répondre, moi, qu'elle eſt auſſi ſage que belle.

Cadet.

Oh ! pour ça, c'eſt bien vrai.

M. MINUTTE.

Il y a moyen d'arranger tout cela de maniere que vous ſoyez tous contens... Jeannette eſt bonne.

JEANNETTE.

Oh ! mon Dieu ! Madame, je ſerois bien fâchée, moi, de vous faire de la peine. Je ne vous demande qu'à rentrer à votre ſervice. Je payerai l'amende, & pour les coups que vous m'avez donnés, je vous en demande pardon....

M. MINUTTE.

Relevez-vous, Jeannette... Ecoutez-moi, Mme. du Hazard ; vous n'êtes pas méchante, vous, votre fils aime Jeannette.

Mme. DU HAZARD.

Mon fils aime Jeannette ?

CADET.

Oui ma chere mere, je l'aime & pour la vie encore.

Mme. Du Hazard.

Est-il possible ?...

M. Minutte.

Jeannette l'aime aussi.

Jeannette.

Oh ! c'est bien vrai, ça.

M. Minutte.

Eh bien ! marions-les.

Mme. Du Hazard.

Y pensez-vous, M. Minutte ? Un homme comme mon fils épouser ma servante !

M. Minutte.

Ne vous oubliez pas, Mme. du Hazard ; vous savez...

Mme. Du Hazard.

Mais, Monsieur, elle n'a pas un sol de bien.

M. MINUTTE.

Et les ſix cents livres que vous devez lui payer...

JEANNETTE.

Oh ! je n'en veux pas.

M. MINUTTE.

Ecoutez, je lui donne ſa dote, moi.

Mme. Du HAZARD.

Vous ?

M. MINUTTE.

Oui ... J'ai dans ce moment une charge d'huiſſier à verges à vendre ; eh bien ! en faveur de ce mariage, j'en fais préſent à Cadet.

Mme. Du HAZARD.

Tout de bon ?

M. MINUTTE.

Oui, tout de bon.

Mme. Du Hazard.

Mon fils, huiſſier à verges !

M. Minutte.

Y conſentez-vous ?

Mme. Du Hazard.

Si j'y conſens ? ... De tout mon cœur.

Cadet.

Oh ! ma chere mere ! Monſieur ! ma Jeannette !

Jeannette.

Nous allons donc être mariés tout de ſuite ?

Cadet.

Oui, tu ſeras ma femme.

Jeannette.

Oh ! que j'en ſuis aiſe !

Mme. Du HAZARD.

Viens m'embraſſer, Jeannette, & pardonne-moi ma petite vivacité.

JEANNETTE.

Eſt-ce que j'y peux ſonger encore ?

M. MINUTTE.

Chut, voici M. le Clerc.

SCENE XIX & *derniere*.

LE CLERC DU COMMISSAIRE, M. MINUTTE, JEANNETTE, Mme. DU HAZARD, CADET.

Le CLERC.

Ah ! Monſieur, je ſuis charmé de vous rencontrer ici. Vous allez voir que je n'ai rien négligé pour vous prouver tout le cas que je fais de vos re-

commandations .... Eh bien ! Madame ; avez-vous donné à cette pauvre enfant les ſix cents livres auxquelles elle a bien voulu reſtreindre ſes demandes ?

M. MINUTTE.

Oui, Monſieur ; & Jeannette eſt contente.

Le CLERC.

J'eſpere que ceci vous ſervira de leçon, & qu'à l'avenir vous ſerez un peu plus modérée.

Mme. DU HAZARD.

Je vous le promets.

Le CLERC, *bas à Jeannette, lui donnant une clef en cachette.*

Voilà la clef de la petite chambre... Prenez donc...

M. MINUTTE.

Voulez-vous bien que je vous faſſe tous mes remercimens de la chaleur

avec laquelle vous avez daigné prendre les intérêts de cette pauvre Jeannette.

Le Clerc.

Je n'ai fait que mon devoir, Monſieur. Ne doit on pas avoir compaſſion des pauvres filles ? Il eſt ſi doux de faire le bonheur d'une jeune perſonne !

M. Minutte.

Auſſi l'avez-vous fait, puiſque, grace à vos bontés pour elle, Madame conſent à ſon mariage avec ſon fils.

Le Clerc.

Eſt-il poſſible ?

M. Minutte.

J'eſpere que vous voudrez bien ſigner le contrat de mariage, & que, pour mettre le comble aux bontés que vous avez pour Jeannette, vous lui ſervirez de témoin.

JEANNETTE, *lui rendant la clef.*

Voulez-vous bien aussi que je vous remercie de la petite chambre.

Le CLERC, *prenant la clef vivement.*

Paix ! paix ! .. C'est moi qu'on joue, je crois ... Je suis enchanté que tout se soit arrangé à l'amiable. Vous êtes bien maîtresse, Jeannette, de remettre à Madame les dommages auxquels je l'avois condamnée envers vous ; mais il faut absolument qu'elle paye l'amende des dix écus.

JEANNETTE.

Eh ! Monsieur, les voilà ... Vous savez bien que c'est vous ...

Le CLERC.

Taisez-vous donc ... Allez, Jeannette, je veux aussi contribuer à votre bonheur. Je ne veux pas que rien trouble la paix d'un si beau jour. En faveur de votre mariage avec M. Cadet

det, je remets à Madame son amende. C'est mon présent de noce.

JEANNETTE.

Grace à votre bonté & à votre compassion pour les pauvres filles.

Les Battus ne payent pas toujours L'amende.

Fin du quinzieme Volume.

TABLE

DES PIECES

Contenues dans ce Volume.

Fin de la Table du quinzieme Volume.






BIBL
Sc
PL
N.